

Octobre 1890

FIGARO ILLUSTRÉ



3 FR

3 FR

LE FIGARO, 26, rue Drouot
BOUSSOD, VALADON & C^{ie} Éditeurs
9, rue Chaptal, Paris

Ayuntamiento de Madrid

BREVETÉ SPÉCIAL



TAILLEURS

POUR

Dames

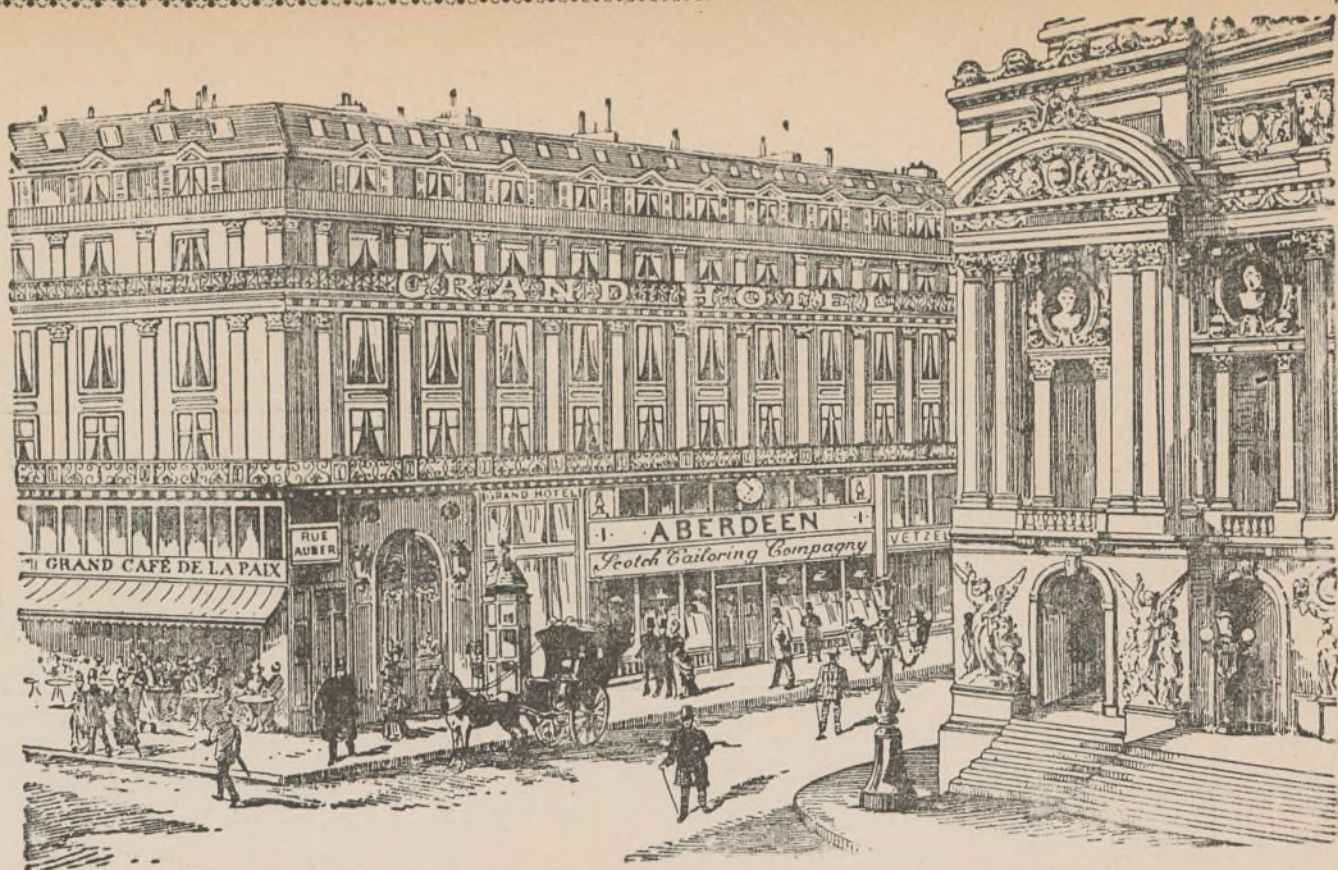


BREVETÉ SPÉCIAL

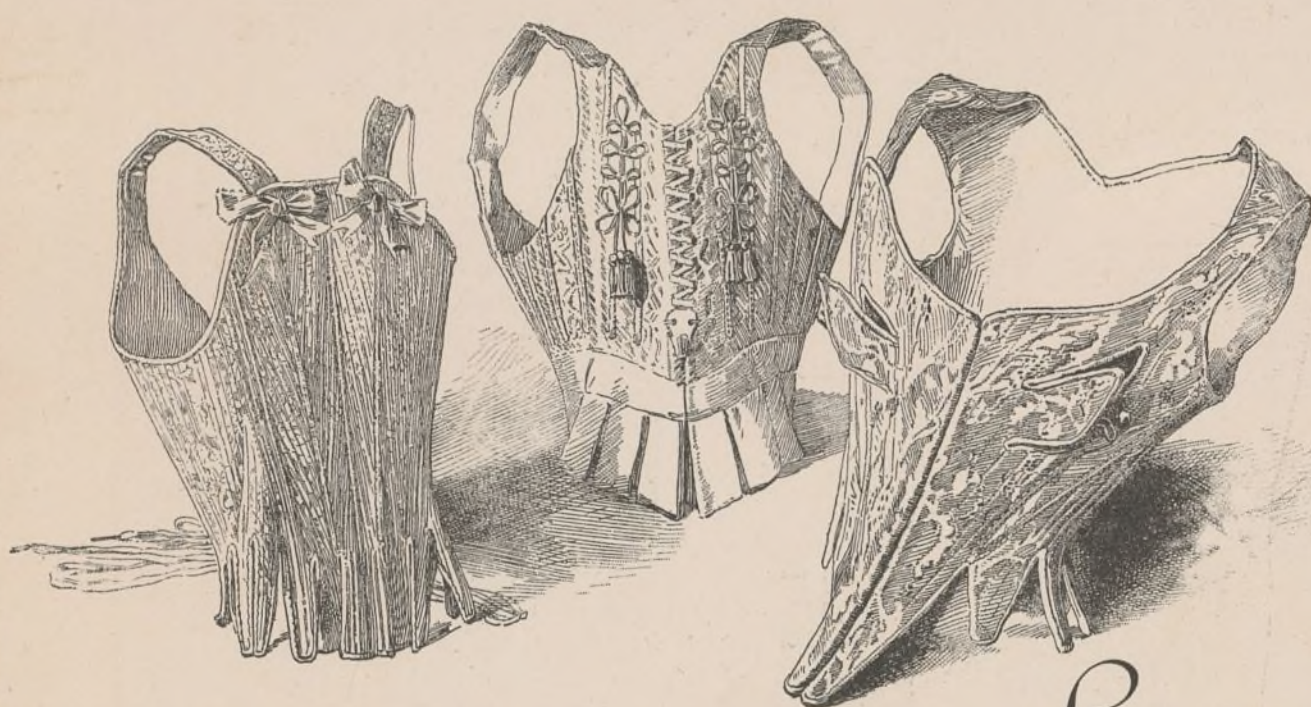


Couturier

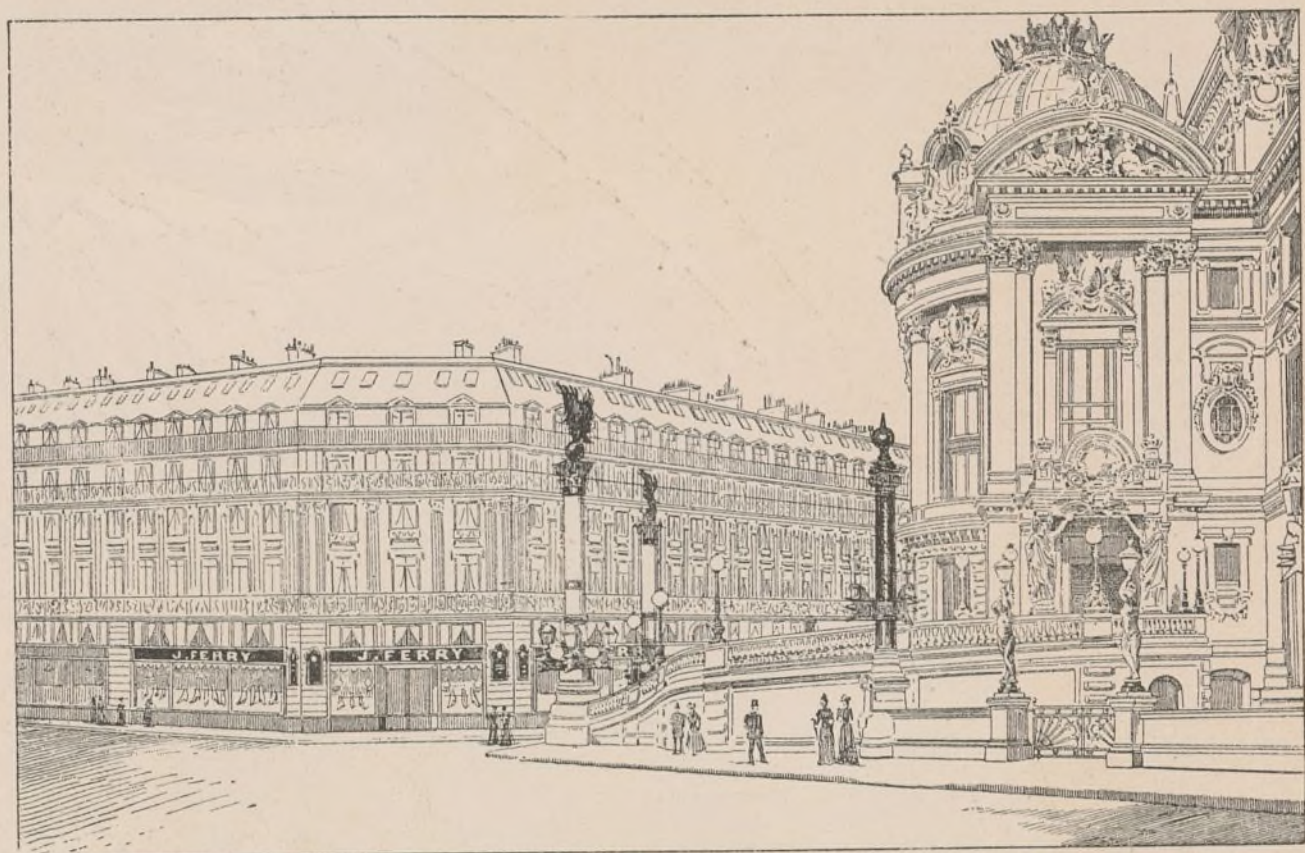
REDFERN
242 RUE DE RIVOLI
PARIS



ABERDEEN, Scotch Tailor, 1, rue Auber.



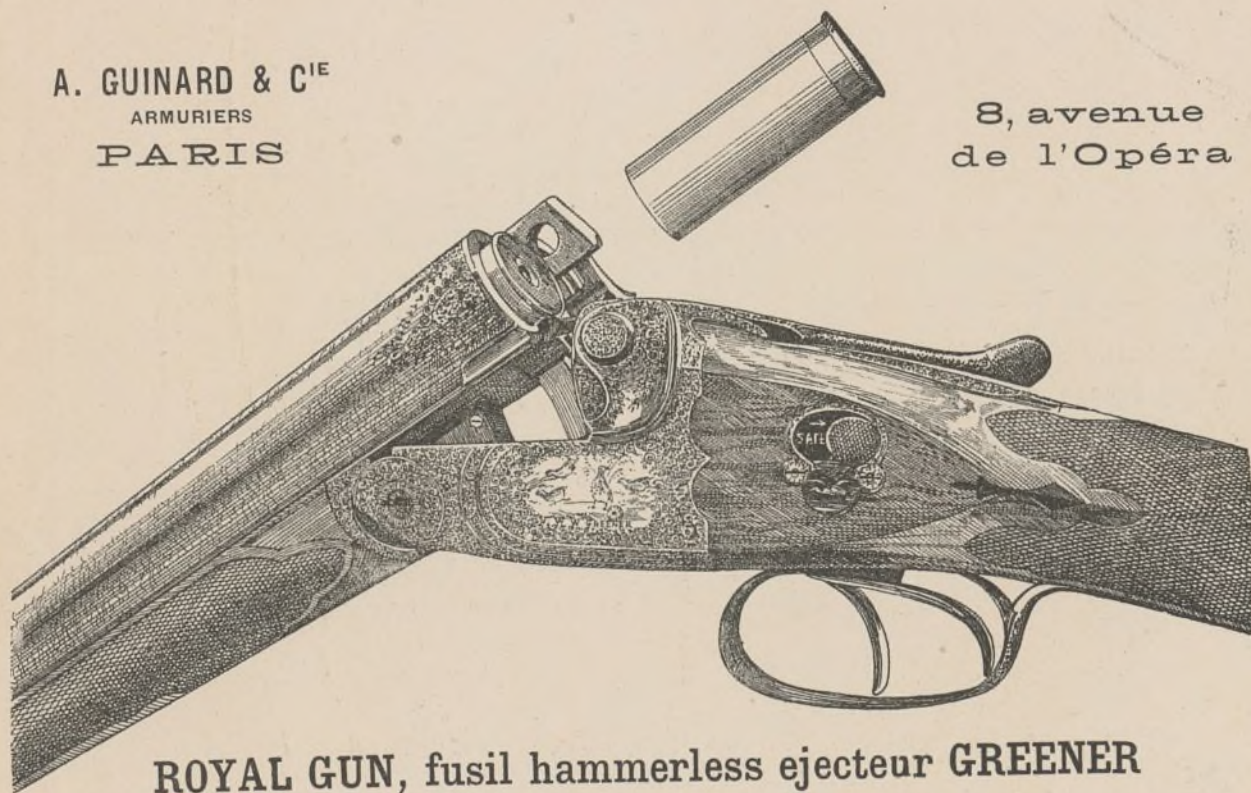
Corsets anciens provenant de la collection de *Leoty*



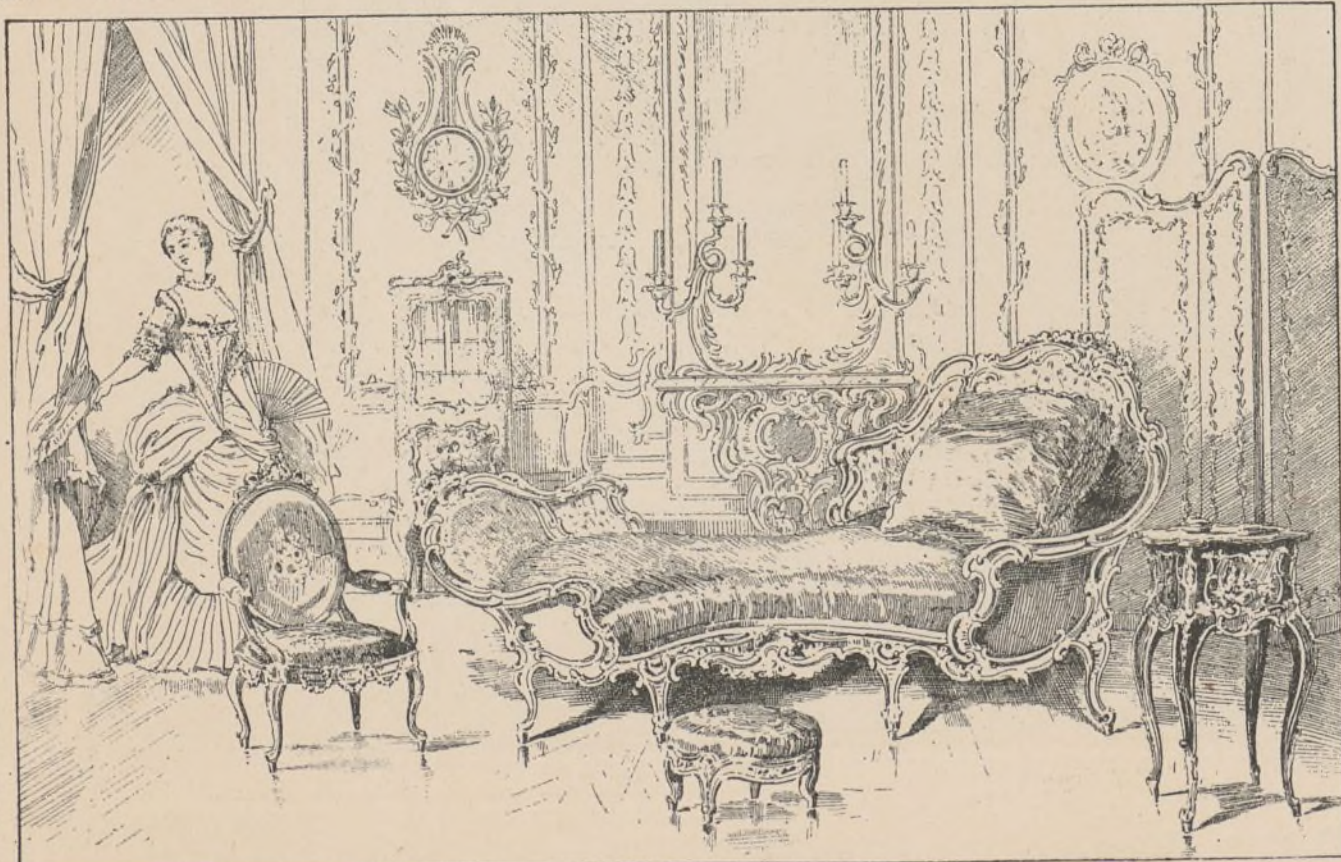
CHAUSSURE FERRY. — 11, rue Scribe et 2, rue Auber.

A. GUINARD & C^{ie}
ARMURIERS
PARIS

8, avenue
de l'Opéra



ROYAL GUN, fusil hammerless ejecteur **GREENER**
Le système le plus simple et le plus solide.



AMEUBLEMENTS. — **MERCIER FRÈRES**, 100, faubourg Saint-Antoine. — Paris



Seule véritable **EAU DE BOTOT**, 17, rue de la Paix.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE

Ayuntamiento de Madrid

PASSAGE JOUFFROY PARIS

1^{re} MARQUE

PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1890



SARAH BERNHARDT

Dans la CLÉOPATRE de Victorien Sardou. Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Fidèle Messagère, par CORCOS.

Revenant de la Rivière, par RIDGWAY KNIGHT.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Cléopâtre, par OLYMPUS; Sarah-Bernhardt dans le rôle de Cléopâtre, à la Porte-Saint-Martin, par M. G. CLAIRIN; costumes égyptiens de musiciennes et de soldats, par M. THOMAS.

Les Livres, par R. M.

La Mangeuse d'hommes, par J.-H. ROSNY; Illustrations en couleurs de LORD EDWIN WEEKS.

La Vierge au Loup, par JACQUES FRÉHEL; Illustrations en couleurs de V.-A. MUENIER.

Les Grandes Manœuvres, chez l'Habitant, par LUCIEN DESCAGES; Illustrations en couleurs de EUGÈNE COURBOIN.

Les Rois chez Eux. — La Reine d'Angleterre, par MARIE DRONSART; Illustrations d'après des photographies directes.

La Promenade de M. Robert, par MAURICE VAUCAIRE; Illustrations de JOB.

COUVERTURE : *Temps d'Automne*, par ALBERT LYNCH.

Le Mois Parisien

Eugène Delacroix. — Son monument. — Hironnelles et Parisiennes. — Les grands mariages. — La vie de château. — Les duels. — Les mardistes.

Eugène Delacroix, qui se défiait de la sculpture, avait demandé qu'on ne mit aucune statue sur sa tombe.

On lui a obéi au Père-Lachaise, mais on vient de lui élever un monument au Luxembourg.

Le grand peintre eût peut-être montré moins de défiance, s'il avait pu prévoir qu'un « coloriste » comme M. Dalou serait chargé de sculpter son buste et de couler dans le bronze l'allégorie qui résume son existence d'après luttes : le Temps portant dans ses bras la Renommée.

Il est instructif de relire aujourd'hui les jugements portés sur Delacroix.

Quelle fureur chez les partisans de la peinture classique !

Quelle iniquité persévérante !

On le traita de sauvage ivre, comme Shakspeare, de forban et d'insurgé, comme Victor Hugo !

C'est un barbouilleur, un artificier de la palette, un charlatan tireur de pétards !

On nie sa science du dessin !

L'Institut le méprise et ne l'accueille que dans l'espoir de l'étouffer.

Il répond à tous les dédains à coups de chefs-d'œuvres, sans faire une concession, sans modifier sa manière.

Il ne procède que de lui, il reste son maître et son créateur : *prolem sine matre creatam*. Jamais carrière n'eut une plus fière unité.

Chose curieuse : ce fut M. Thiers qui osa le premier proclamer, à propos de la *Barque du Dante*, le génie de Delacroix. « Je ne crois pas m'y tromper, écrivait-il dans le *Constitutionnel* de 1822, M. Delacroix a reçu le génie ; qu'il avance avec assurance, qu'il se livre aux immenses travaux, condition indispensable du talent ; et, ce qui doit lui donner plus de confiance encore, c'est que l'opinion qui s'exprime ici sur son compte est celle d'un des grands maîtres de l'école. »

Ce maître, c'était le baron Gérard qui, un peu effaré d'ailleurs, disait de Delacroix : « Il court sur les toits. »

Le grand artiste devait courir ainsi toute sa vie, au-dessus des fronts de la foule, au-dessus des préjugés et des routines, toujours plus haut, considéré comme un insensé par quelques-uns, en plein ciel, en plein idéal pour les autres.

Delacroix n'aimait pas qu'on lui dit : « Vous êtes le Hugo de la peinture, » et on eût fait preuve de peu de sens critique en disant à Hugo : « Vous êtes le Delacroix de la poésie. »

Le peintre affectait de n'aimer que Racine.

Le poète reprochait à Delacroix de faire laid de parti-pris.

Comme deux aigles qui habitent des sommets voisins, ces vastes intelligences devaient heurter leurs ailes et trouver l'horizon trop étroit pour deux.

Il faut bien dire, cependant que, à part M. Thiers, ce sont « les romantiques » qui ont le mieux compris, analysé et défendu contre d'injustes attaques, le génie de Delacroix.

C'est toujours Théophile Gautier qu'il faut citer quand on veut juger d'ensemble l'œuvre de cet artiste puissant.

C'est le poète d'*Emaux et Camées* qui a défini, avec la plus forte touche, les gammes de nuances aux tons si riches du peintre des *Massacres de Scio*, ses dons variés et surtout ce don de la vie et du mouvement poussé à un degré d'intensité si surprenant. « Les personnages de Delacroix, dit-il, remuent, gesticulent, courent, se précipitent ; la toile semble les contenir avec peine, on dirait qu'ils vont s'échapper du cadre ; ils ont, sur leurs contours, comme un flamboiement perpétuel, comme un tremblement lumineux d'atmosphère ; une ligne inflexible ne les attache pas à leurs fonds ; ils sont peints aussi de l'autre côté et pourraient se retourner s'ils le voulaient ». Quelle justesse charmante dans cette appré-

ciation qui semble un paradoxe ! Il est impossible de mieux rendre l'impression que donne la vue des chefs-d'œuvres du maître.

Hélas, les ans n'épargnent guère ces émouvantes merveilles et le cœur se serre quand on constate dans quel pitoyable état sont les Delacroix du Louvre.

Cette peinture craquelée, dont certaines parties semblent une mosaïque d'écaillés mal recollées avec de lourds vernis-opaques, a été plus maltraitée en un demi-siècle que ne l'ont été, en trois cents années les tableaux des vieux maîtres.

Quel avertissement pour nos peintres !

Quel soin ne doivent-ils pas apporter dans le choix des matériaux qu'ils emploient dans la sélection des couleurs !

Mais, en cette ère d'industrialisme et de falsification, y a-t-il encore des couleurs solides ?

Et les artistes, dans leur hâte de produire, ont-ils le temps d'être soigneux ?



Quand les hironnelles s'en vont, les Parisiennes commencent à revenir et retrouvent avec plaisir le *home* qu'elles avaient si gaie-ment quitté pour courir les champs et les villes d'eaux.

Cette année, elles ont bien employé leur mois de septembre. Jamais Trouville n'a été plus animé, jamais Dieppe, ce turf de la coquetterie féminine, n'a vu plus exquises toilettes. Mais tout à une fin.

Adieu, belle plage de Dinard ; adieu, paysages majestueux de Luchon et du Mont-Dore, adieu, pures haleines de l'Océan et des montagnes !

L'entr'acte est fini et la cloche sonne, annonçant le retour à Paris, le prochain lever de rideau de la comédie de salon.

Les grands mariages font l'appel du high-life et groupent dans nos églises ceux qui se retrouveront, cet hiver, aux mardis du Théâtre-Français et aux ventes de charité.

Rien que pour le mariage du comte Xavier de La Rochefoucauld avec mademoiselle Marie de Bonneval, on pouvait voir réunis, à Notre-Dame des Grâces, de Passy, les noms les plus éclatants de la noblesse française : la comtesse Arthur de La Rochefoucauld, la marquise de Bonneval, la comtesse Polydore de La Rochefoucauld, le duc et la duchesse d'Albufera, la comtesse Marthe d'Albufera, les comtes et comtesses Jules et Jean de La Rochefoucauld, le comte Jean de la Redorte, le marquis et la marquise de Lillers, le baron et la baronne Schickler, le comte et la comtesse Louis de Ségur.

Est-ce tout ?

Non, car on peut citer encore le comte et la comtesse de Vauréal, le duc d'Estissac, le comte et la comtesse de Kergolay, le duc et la duchesse de Plaisance, le comte de Luçay, le vicomte de Galard, le comte et la comtesse Hubert de Pourtalès, le duc de Feltre, le comte et la comtesse Greffulhe, le marquis de Breteuil, tout l'armorial.

Puis, c'a été, à Sainte-Clotilde, le mariage du prince Ruspoli avec mademoiselle Palma de Talleyrand-Périgord ; et, à Saint-Louis-en-l'Île, l'union de M. Henry Ferey du Coudray avec mademoiselle Marianne Pichon, fille du baron Etienne Pichon.

Ces cérémonies, intermède charmant, n'ont d'ailleurs point nui à la vie de château.

La vicomtesse de Tredern a restauré Brissac et y joue *Gala-thée* avec une troupe de gens du monde et devant un public sélect.

La duchesse d'Uzès a repris ses chasses à courre de Bonnelles, tandis que le duc et la duchesse de Luynes, installés à Dampierre, y donnent à leurs amis la plus luxueuse et la plus artistique des hospitalités.

L'automne est adorable sous le doux sourire des derniers soleils ; mais que l'hiver, amasseur de nuages, souffle sur toutes

ces féeries, et nos mondaines frileuses viendront reprendre leur place dans nos paradis artificiels.



Septembre n'a été empli que de querelles épiques : envois de témoins, échanges de lettres, coups d'épées ; blessures en séton à la poitrine, à l'avant-bras, à l'annulaire ; Rochefort contre Thiébaud, Mermeix contre Labruyère et contre Dumonteil, Canivet contre Millevoye, sans signaler des ferrailleurs de second plan qui se sont lardés avec plus ou moins d'entrain.

Jamais on n'a tant entendu parler d'honneur que pendant ce mois où tous les partis ont été largement éclaboussés.

Un duel d'un autre ordre, à armes courtoises, a eu lieu entre M. Carnot et la princesse de Sagan.

Aucun des deux adversaires n'a été blessé, bien entendu ; mais le duel n'a pas été sans résultats. M. Carnot a reconquis sa loge aux *mardis* de la Comédie-Française, et madame de Sagan a obtenu une compensation.

Cette querelle a divisé la presse en deux camps et, comme on ne pouvait s'en prendre ni à M. Carnot, ni à madame de Sagan, on a vivement attaqué les *mardistes*, que l'on a accusés, une fois de plus, de transformer un jour par semaine le Théâtre-Français en potinière où l'on flirte et papote sans écouter la pièce.

Le souvenir du *Bal des Bêtes* a été évoqué, non sans quelque malignité.

Puis l'heure de la justice est venue.

On s'est dit, et avec raison, que le public du mardi est grand coureur de premières, grand acheteur de livres, de tableaux, d'objets d'art, et que, par genre ou par goût, il joue toujours le rôle de Mécène.

La pluie d'épigrammes a fait place à une pluie de fleurs et chacun, y compris cet excellent honneur, a été satisfait.

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes — et quel est le meilleur des mondes, sinon le monde parisien ?

LA GRAND'VILLE.

CLÉOPATRE



Voilà, certes, de l'actualité, car, la veille du jour où paraîtra ce numéro du *Figaro Illustré*, — peut-être même le lendemain seulement, sera donné la première tant attendue de la *Cléopâtre*, de Victorien Sardou et Émile Moreau, où cette grande comédienne, qui a nom Sarah-Bernhardt, fera, tout à la fois, sa dernière création et ses adieux au public parisien, avant son départ pour l'Amérique.

Ce qu'est le drame de plus fécond et du plus habile de nos auteurs dramatiques, vous l'avez su hier, ou... le saurez demain, et nous n'avons pas à vous en parler ici ; mais nous pouvons, — et en connaissance

de cause, car nous avons tout vu, — vous dire quelques mots des décors, des costumes, de la mise en scène, en un mot, qui est vraiment admirable, et sera, aux yeux des Parisiens étonnés,

comme une évocation de la vieille Égypte, sortant, de toutes pièces, de sa pyramide ! — et cette Égypte-là, elle ne ressemble en rien à l'Égypte de convention, celle d'*Aïda*, par exemple. — Non, c'est l'Égypte vraie, celle de Maspéro, reconstituée sur les documents authentiques par des artistes de premier ordre, par des maîtres, avec un respect de la vérité, avec une entente du pittoresque et de la couleur, dont rien ne saurait donner une idée, et dont l'exécution est si parfaite qu'elle constitue un chef-d'œuvre.

Les costumes, il y en a cinq cents, qui, tous, ont été composés, groupés, dessinés par M. Thomas, un admirable artiste, et l'homme du monde qui entend le mieux les combinaisons de la couleur. Il a fallu faire un travail de recherches de plus de six mois, et dessiner plus de trois cents esquisses, pour arriver à l'exécution d'ensemble.

Nous reproduisons ici le dessin du groupe de musiciennes de la reine Cléopâtre, et d'un autre groupe de soldats égyptiens ; mais notre très grande curiosité, celle que nous devons tout à la fois à l'obligeance de Thomas et au talent du peintre G. Clairin, c'est le médaillon de la grande tragédienne, dans son premier costume, avec sa coiffure et son nouveau type, sa nouvelle incarnation, dirons-nous, car, regardez cette physionomie si étrange et si



admirablement composée, il n'y a pas à dire, il ne reste plus rien de Sarah-Bernhardt ; la transformation est complète, c'est bien Cléopâtre, que nous avons devant nous : voilà la reine d'Égypte, telle que nous l'ont transmise les traditions, avec ses cheveux noirs, un peu crépus, son teint bistré, ses yeux voilés, aux regards langoureux, légèrement relevés du coin, du côté des tempes, l'œil de la race asiatique, car Cléopâtre a du sang grec dans les veines ; c'est admirable de composition plastique.

Le portrait que nous donnons ici est d'une ressemblance absolue ; c'est, ou peu s'en faut, une photographie ; eh bien, prenez tel autre portrait de la grande artiste, dans tel autre rôle que vous voudrez, comparez, et dites-nous s'il n'y a pas là deux femmes absolument différentes, si différentes même, qu'on ne peut supposer, si on ne le sait d'avance, qu'il n'y a là qu'une seule et même femme. Personne, en effet, n'entend l'art de la transformation comme Sarah-Bernhardt, mais jamais elle n'a poussé si

loin que dans Cléopâtre cet art, qui n'est pas un des moindres mérites du comédien, et l'une des moindres difficultés du théâtre.

Il y a quelques mois, lorsqu'il fut question de la *Cléopâtre*, je me souviens encore des sourires des incrédules, qui ne voulaient pas admettre que Sarah s'incarnât tout entière dans cette création nouvelle. Jamais, disait-on, elle ne voudra renoncer à sa chevelure blonde, au teint traditionnel de lys et de roses, — elle va faire une Cléopâtre à la Sarah-Bernhardt, une Cléopâtre de Paris!! — Eh bien, allez voir, Messieurs les sceptiques, allez voir cette transformation miraculeuse de la grande artiste, et dites-nous si, à force d'art, elle n'est pas arrivée à reproduire le type de la célèbre reine d'Egypte, telle que nous l'ont transmis les reliefs et les creux de l'art égyptien, et mieux encore cet admirable portrait peint à l'encaustique, retrouvé il y a quelques années en Sicile, si je ne me trompe, et que le temps a si bien respecté, qu'on le dirait né d'hier. C'est ce portrait d'ailleurs, appartenant à je ne sais quel gentilhomme italien, qui en demande un million, à moins que ce ne soit deux, qui a dû visiblement servir de modèle à la tragédienne.

Il est merveilleux, admirable, ce premier costume de Sarah-Bernhardt, dont notre dessin ne vous donne, nécessairement, qu'un fragment, et par conséquent une idée incomplète. Costume de la déesse Isis, qui symbolise en quelque sorte la belle reine d'Egypte, alors qu'au triumvir Marc-Antoine, elle apparaît, ainsi qu'une vision, mollement étendue sur un lit de repos, au milieu de ses femmes demi nues, dans cette barque aux voiles de pourpre, aux rames d'or, aux cordages d'argent, qui descend lentement, et comme en cadence, le cours du fleuve aux ondes d'azur.

En voici la description : la coiffure est formée de plusieurs serpents d'or qui s'enchevêtrent autour des cheveux de la Reine, sur le front de laquelle, l'un d'eux, le *cobra*, ou serpent sacré, élève sa tête émaillée, où dardent deux yeux faits de rubis. Le corps est habillé d'une pièce d'étoffe persane, sorte de crêpon de soie bleu-d'eau, entièrement brodé de marguerites sauvages et perles irisées jaunes et blanches : ceci n'est ni une gandoura, ni une tunique; c'est une simple pièce d'étoffe dans laquelle la Reine s'enveloppe et se drape elle-même de la tête aux pieds ; à la ceinture est noué un pagne large et flottant qui forme traîne — celui-ci est en étoffe orientale de soie bleue de couleur plus foncée. — Qu'importe d'ailleurs l'étoffe et sa couleur, on ne les voit guère, elles disparaissent sous les broderies d'or et de pierreries qui les laissent deviner à peine, et ne croyez pas aux faux paillons et à la verroterie : toutes ces pierres sont vraies, améthystes, turquoises, grenats de Syrie, scintillent, éclatent de mille feux ; quant aux ceintures (il y en a sept superposées les unes sur les autres) aux colliers, aux cache-seins, ce sont des bijoux anciens que la grande artiste a recueillis et collectionnés elle-même, chemin faisant à travers le monde, avec l'idée de jouer, un jour, ce rôle de Cléopâtre, dont la hantise la poursuit depuis bien des années, et qui sera certainement le point culminant de sa carrière dramatique.

Ce premier costume, qui appartient à Sarah Bernhardt et va courir le monde avec elle, représente, dit-on, une valeur de vingt mille francs environ ; or, il y en a cinq autres qui lui appartiennent aussi, la plupart aussi beaux, aussi brillants. Il faudrait un numéro entier de journal pour faire la description que mériterait chacun d'eux.

Ajoutons que les costumes de Marc-Antoine, tout aussi étudiés et réussis dans leur genre, ne le cèdent en rien à ceux de la Reine ; le costume de Proconsul, entr'autres, est une véritable curiosité archéologique : c'est la reproduction vivante du César de Velletri, et il y a là une certaine cuirasse en cuir blanc repoussé et ciselé, qui épouse et moule tous les reliefs du corps, qui est un chef-d'œuvre d'exécution sculpturale.

Ce que tout cela a pu coûter, je ne me l'imagine guère, la dépense d'argent si considérable qu'elle soit d'ailleurs est, en pareille cas, encore le moindre des sacrifices, et le spectateur qui, un soir de première, assiste du fond de sa stalle, à l'éclosion de ces merveilles artistiques, ne se doute guère de la somme d'efforts et de travail qui a précédé l'enfantement.

OLYMPUS.

LES LIVRES

S'il nous fallait analyser tout ce qui a paru en librairie pendant ces dernières semaines, un fascicule entier du *Figaro illustré* n'y suffirait pas. Mais en opérant un choix circonspect entre les livres récents, en rejetant les médiocres, en éliminant les sévères et en ne réservant que ceux qui méritent d'attirer l'attention de nos lecteurs, nous arriverons à donner une idée suffisante de la production littéraire en ce pluvieux mois de septembre.

Voici, chez Hetzel, un nouvel ouvrage de ce fécond et ingénieux écrivain, tant aimé de la jeunesse, et qui a nom Jules Verne. *César Cascabel* est l'histoire d'une bande de saltimbanques qui tente de revenir d'Amérique en France « par terre ». On devine ce que cette fable a pu fournir d'épisodes variés à l'auteur des « Enfants du Capitaine Grant ».

Les lecteurs du *Figaro illustré* auront prochainement la primeur d'une nouvelle manière du charmant romancier, qui a bien voulu nous donner une œuvre des plus curieuses.

Le second volume des *Mémoires du Baron Haussmann* contient de nouvelles et précieuses révélations sur les transformations de Paris. Mais ce n'est là qu'une partie de l'attrait du livre. Il raconte encore l'histoire anecdotique de l'Empire et de ses dignitaires, depuis le jour où celui qu'on a appelé « le grand baron » jusqu'à la formation du ministère Ollivier. Le troisième volume qui paraîtra en décembre complètera cette publication du plus haut intérêt documentaire.

D'un tout autre genre quoique traitant du même sujet est le livre que vient de publier, chez Kolb, M. le comte de Mauguy. Ce livre a pour titre : *Souvenirs du Second Empire*, et pour sous-titre : *la Fin d'une Société*. C'est une peinture alerte et intime de la cour de Napoléon III, racontée par un témoin digne de foi.

Autre ouvrage d'histoire, mais d'une histoire plus récente : *Un an d'Exil*, par M. Lamouroux. C'est, on le sait, un paquet d'indiscrétions relatives à la folie boulangiste. Livre plein d'enseignements et de tristesse aussi.

Passons maintenant aux choses de l'imagination, ce qui repose toujours un peu de la réalité.

La Savelli est un roman du genre historique, d'une forme nouvelle et d'un très vif intérêt de lecture. Son auteur, M. Gilbert Augustin-Thierry, a fort habilement mêlé la fable à l'histoire pour composer un drame d'une émotion vraiment poignante.

Notre spirituel collaborateur Quatrelles, qui pratique la fantaisie à outrance, présente, lui, un volume qui ne ressemble à aucun autre. Il s'intitule *Double Face* et a ceci de particulier qu'il commence par les deux bouts à la fois. De ce côté, c'est la « folie », de cet autre, c'est la « raison ». Mais par quelque face qu'on le prenne, il est également délicieux et nous ne saurions dire si la folie de Quatrelles est plus aimable que sa raison.

Faisons la Chaine est un volume de contes publié par la librairie Calmann-Lévy au bénéfice des sinistrés des Antilles et de Saint-Etienne. Ce livre a pour auteurs : Jules Simon, Ludovic Halévy, M^{me} Juliette Adam, J. Reinach, Jules Claretie, F. du Boisgobey, F. Coppée, M^{me} Stanislas Meunier, Paul Meurice, H. Malot, Paul Bourget, A. Vacquerie, A. Weill, A. Lapointe, E. Hamel, Aurélien Scholl, Ph. Audebrand, Armand Silvestre, J. Troubert, Tony Révillon. Cette simple énumération dispense de tout éloge.

A la Librairie illustrée, un beau volume de Robida : *La Normandie*. Pages d'albums pittoresques, grouillantes et ensoleillées, dans lesquelles l'artiste, avec le talent et la sincérité qu'on lui connaît, a « croqué » la verte et riche Normandie.

Ni Dieu ni Maître, de Georges Duruy, est dans sa conception et dans sa forme un véritable événement littéraire. C'est une étude philosophique présentée sous la forme d'une pièce de théâtre en quatre actes. L'auteur, qui compte depuis longtemps déjà parmi les maîtres romanciers, a voulu au moins une fois sortir du vieux moule et faire neuf. Il a réussi, et son livre est d'une saveur très particulière.

Veut-on des livres gais, parfois même un peu trop gais, en voici de délicieux : *Histoires fin de siècle*, de J. Ricard ; *L'être ou ne pas l'être*, de Richar O'Monroy ; *Petites Fêtes*, de Henri Lavedan ; *La tournée artistique*, de Edgard Monteil. C'est si bon de rire !

Nous signalerons, pour finir, deux réimpressions dans la collection Guillaume : *les Rois en exil*, d'Alphonse Daudet, avec illustrations de notre collaborateur Myrbach, de Bieler et de Couconi. Enfin, dans la collection Lemerre, le second volume des poésies Théophile Gautier, commençant par ce chef-d'œuvre : *la Comédie de la Mort*.

R. M.

Les reproductions qui illustrent l'article *la Reine d'Angleterre* ont été faites d'après les photographies de Mrs. Wilson & Co., et Mrs. Hughes & Mullens, qui sont propriétaires du droit de reproduction et ont bien voulu nous autoriser à nous servir de leurs photographies.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Billets d'Aller et Retour à prix réduits.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au delà de Mantes, Rambouillet, Houdan et Gisors, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kilomètres inclus, 1 jour ; de 76 à 125, 2 jours ; de 126 à 250, 3 jours ; de 251 à 500, 4 jours ; au-dessus de 500, 5 jours.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête ; la durée des billets est augmentée en conséquence.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*).

L'Editeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux *Messageries du Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Co, Asnières.

RIDGWAY KNIGHT



REVENANT DE LA RIVIÈRE



LA MANGEUSE D'HOMMES

PAR J.-H. ROSNY

Le crépuscule venait de mourir sur les collines, la lune géante se levait dans l'échancrure dentelée de deux forêts. La terre encore chaude du jour, l'arrêt subit de la brise, les rumeurs de l'animalité nocturne, la beauté du firmament sur une terre insoumise à l'homme après des millénaires de civilisation, une fécondité implacable, farouche, vaste comme l'éther, invincible comme l'océan, poignait, dominait, surprenait le cœur de James Mac Cartly, l'emplissait d'une plénitude de grandeur et de poème.

Derrière lui suivait un humble fils de l'Inde, Bavadjee-le-Coureur, grêle, les épaules hautes et timides, taillé dans un minimum de matière, mais la tête lucide, la bouche intelligente et douce. A mesure qu'ils avançaient, la nuit murmurait plus haute et terrible, le grondement des bêtes se prolongeait sur la plaine, de grandes chauve-souris nageaient dans la lumière orange.

Bavadjee se rapprocha de Mac Cartly : son effroi se compensait d'un intime orgueil à servir l'Irlandais trapu, aux prunelles belliqueuses, à la physionomie rude et bonne, irascible et affectueuse :

« Approchons-nous ? demanda James.

— Dans une demi-heure, nous atteindrons la première maison de Nardonarès. »

Des formes furtives se levaient au ras des herbes, un sombre mystère de férocité et d'épouvante grouillait dans les pénombres, la lune resplendissait plus claire, lorsque Bavadjee se mit à dire :

« Voici Nardonarès. »

Vagues, bleuâtres, s'estompèrent des cahutes de bambou, ramassées sur une colline. Des plaintes s'y firent entendre, une lueur brilla vers l'orée. Tandis que Mac Cartly se rapprochait, on commença de distinguer des paroles :

« Maître, dit l'Hindou... Je crois comprendre que la « Mangeuse d'hommes » a passé... »

Pâle, ses dents s'entre-choquèrent. James lui frappa sur l'épaule : « Du calme, Vadjee... »

Les lamentations s'éteignirent. Après une dizaine de minutes, Mac Cartly et son compagnon arrivèrent auprès de la hutte éclairée. On y causait avec animation :

« Interpelle-les, camarade ! »

A la voix du coureur, il se fit un brusque silence. Nul ne répondit à ses premières paroles. Mais quand il eut spécifié, surtout lorsqu'il annonça en Mac Cartly un de ces nettoyeurs de jungles que l'armée anglaise députe par tout l'Hindoustan, la porte grossière de la cabane s'ouvrit au large, des figures hagardes apparurent dans la pâleur du soir. En un instant, l'Irlandais fut entouré d'une multitude suppliante, dont les voix discordes racontaient toutes ensemble une lugubre histoire :

« Un peu d'ordre ! fit James... Laissez parler un ancien... »

Ils se turent, un vieillard s'avança, personnage de légende aux longs cheveux durs, au visage couleur d'argile, qui se mit à expliquer que la « Mangeuse d'hommes » venait de parcourir le village et qu'elle avait emporté le laboureur Chandranahour :

« C'est le troisième de la saison, seigneur ! Toute la vallée est sa tributaire, elle rôde autour des villages et refuse la chair des animaux pour celle de l'homme... »

Dans la multitude gracile, disséminée autour de lui, Hindous au crâne mi-aryen, aux intelligences claires mais craintives, Mac Cartly vit avec horreur des êtres voués aux appétits d'une brute, des frères blancs plus privés de défense que les tribus nègres, car une horde de Zoulous n'eût-elle depuis longtemps attaqué et vaincu la bête monstrueuse ? Il y rêva, puis, se secouant, et d'un ton bref, impératif :

« Où gîte la Mangeuse d'hommes ? Quelqu'un veut-il me servir de guide ? »

Tous s'entre-regardèrent, dans l'angoisse, aucun ne revendiqua le périlleux honneur.

« Que craignez-vous ? Croyez-vous que je veuille exposer vos existences ? Entre le guide et la tigresse, ma poitrine et celle de

Vadjee ne seront-elles pas une suffisante barrière ? A-t-elle pour coutume d'exiger une triple proie ? »

Un jeune homme alors s'avança :

« Avec l'aide de Krishna, Seigneur, c'est moi qui vous mènerai vers la « Mangeuse d'hommes. »

— Bien ça ! dit l'Irlandais. Et sois sans aucune crainte, nous en avons vu de plus terribles, pas vrai, Vadjee ?

— Oui, maître. »

Il parut un dieu à ces timides : son front pâle d'Européen, la belle proportion de sa stature, ses yeux gris aux nuances infinies, en firent le Sauveur, l'incarnation des forces divines. Impassible, il examina ses armes à la lueur de la lune, ses rifles nickelés à deux coups, solides et sûrs comme sa bravoure, sobres comme ses mouvements, nets et clairs comme toute sa personne, puis :

« En route, Vadjee... et vous jeune homme... »

— Djoûna.

— Eh bien ! Djoûna, du courage !

— Oh ! maintenant, j'en ai. »

Il en avait, son être surélevé par le sang-froid de l'Européen, en proie à un confus mysticisme qui transfigurait l'aventure. James donna le signal du départ. Le village les regarda s'éloigner comme on regarde s'éloigner un prodige. Ils disparurent sur la plaine, ils s'enfoncèrent dans le dédale des herbes, parmi les vapeurs bleuâtres de la rivière.

Au sortir d'une manière de défilé entre des rocs, Djoûna fit halte avec tremblement. La main tendue, il soupira :

« C'est là ! »

Sur une surface sinueuse se développait un de ces recoins où la majesté des forces libres, la lutte des instincts et des plantes crée la splendeur et la pourriture. La lune brodait les figuiers, les mornes troncs, les meneaux des feuillages. Elle tissait des dentelles entre les lianes, les lichens, les ricins, sur une mare obstruée de vieilles écorces, de roseaux mi-flétris, d'algues émeraudees ; le firmament semblait fait de constellations ramusculaires, une faune sinistre rampait et fuyait sur le sol, flottait sur la lourdeur des ondes.

Partout, une confusion de genèses et d'agonies, le meurtre et la fécondation occultes, des ombres sinistres et des éclosions de fleurs argentines, de fades effluves paludéennes, la fine essence de plantes aromatiques.

Dans les intervalles du silence on entendait les soupirs d'une source mystérieuse, qui semblait souterraine, et la lamentation lointaine des chacals.

« Alors c'est là ? demanda Mac Cartly. Connais-tu la position exacte ? »

— Un jour d'hiver, répondit Djoûna à voix basse, en poursuivant une génisse égarée... j'ai vu la « Mangeuse d'hommes » au bord de sa caverne... »

Il ajouta d'une voix presque indistincte, grelottant de tous ses membres : « Elle achevait de dévorer une jeune femme !... Depuis, Chandranahour, le même qui a été emporté ce soir, a été lui aussi témoin, au même endroit, d'une scène semblable... »

— C'est bien, dit Mac Cartly... alors tu peux me conduire jusqu'au bout ? »

— Je le puis, répliqua l'Hindou, avec une résignation douce.

— En marche, alors... »

Ils contournèrent un fourré ; ils trouvèrent un sentier naturel creusé par le passage des eaux hivernales. La lune, à mi-route du zénith, perçait de lueurs nettes les branchages ; les trois hommes avançaient péniblement et légèrement, avec des regards aigus vers les pénombres.

Le frôlement de leurs habits contre les plantes, de leurs pieds sur le sol se confondaient à peu près dans les rumeurs de bestioles à la pâture et la tremblerie légère des figuiers. Une délicatesse funèbre, une sinistre et velouteuse fraîcheur émanait de toutes les indécisions de l'entour. Comme un être, comme une âme, le péril rôdait autour d'eux, transfigurait l'aspect des choses, inscrivait partout des symboles absurdes et pénétrants.

Bavadjee et Djoûna, à l'approche inévitable de la péripétie, tombaient dans une sorte d'hypnose, source de la passive bravoure de tant d'orientaux, de ces résistances doucement têtues, devant lesquelles l'occident a quelquefois reculé. Les prunelles élargies, la pensée mi-éteinte, ils marchaient comme des somnambules, tandis qu'en Mac Cartly la volonté, les nerfs, la raison se livraient une vive bataille ; mais l'accoutumance de ces minutes terribles ne rendait pas douteuse sa conduite ; il croyait en la fermeté de son bras, la lucidité et la précision de sa prunelle. Le cœur plus rapide il ressentait aussi la vigoureuse volupté des hommes braves, l'électrique allégresse d'une lutte où ne pouvait se mêler aucun regret.

Comme il ruminait ces choses, à la manière peu analytique des hommes d'action, il vit Djoûna tressaillir et se tourner vers lui :

« Nous y sommes... cette éclaircie derrière le bloc de pierre... »

Ils s'arrêtèrent. James prit un des rifles qu'il avait laissé porter

à Bavadjee pour avoir le bras plus souple et plus assuré au moment suprême. Sans un autre mot, ralentissant le pas encore, tous trois atteignirent le bloc et s'agenouillèrent.

Une broussaille fine s'interposait devant eux et suffisait à les rendre invisibles ; mais en avançant la face on pouvait apercevoir les moindres détails de l'éclaircie, à peine couverte de plantes basses et qu'éclairait une flaque de lueur aussi vive que la lueur d'une grande lampe dans un appartement. Doucement, Mac Cartly se pencha par-dessus l'aérolithe et approcha le front de la broussaille.

Son âme s'emplit d'horreur innommable.

Vers le milieu de l'éclaircie, à dix mètres, au rebord d'un repaire formé de blocs superposés, se profilait la forme de la bête souveraine, la colossale tigresse accroupie. Entre ses griffes monstrueuses, le laboureur Chandranahour.

Il n'était pas mort, il ne semblait pas blessé même — ou du moins pas grièvement. L'œil perçant de l'Irlandais voyait ses paupières s'ouvrir et se refermer par intervalles assez longs et sa poitrine palpiter comme une poitrine de passereau pris au piège. La tigresse le fixait d'une façon indolente, les prunelles mi-closes, telle une chatte fixant la souris. Et, comme une chatte, il vint un moment où elle lâcha la proie, où elle s'effaça dans une pose de négligence, de feinte inattention, de grâce dormeuse.

L'Irlandais, le rifle à l'épaule, n'osa tirer ; une révoluslon de colère, de pitié, de navrement, rendait sa main mal sûre.

Deux épouvantables minutes coulèrent. Puis lentement, lentement, Chandranahour bougea, étendit les mains, se souleva sur les coudes. La lune éclairait en plein son visage décomposé par les affres d'une terreur immense, l'attouchement de la mort avait raidi sa bouche, rempli de stupeur et agrandi démesurément ses pupilles.

Il tourna la tête vers la tigresse. Elle semblait regarder ailleurs, dans une indifférence absolue de la présence de sa proie, ensommeillée. Alors Chandranahour se mit à ramper, en décrivant une courbe lente, et réussit à franchir deux mètres environ. Mac Cartly voyait approcher le visage livide du misérable, et de nouveau remit le rifle en joue. Par malheur, un mouvement de Chandranahour rendit impossible toute intervention : sa tête s'interposait dans la ligne de visée.

« Dam' it all ! » murmura James.

Cependant, encouragé par la persistante indifférence de la « Mangeuse d'hommes », le laboureur se mit à ramper plus vite. Une navrante espérance éclaira ses prunelles, mais pour s'effacer aussitôt : il entendit la bête se mouvoir. Brusquement, elle prit son élan, bondit. L'homme se laissa couler contre terre, cataleptique, de nouveau entre les pattes géantes, face à face avec les crocs pâles et les grands yeux terribles :

« Elle joue ! murmura Djoûna qui s'était avancé auprès de Mac Cartly.

— Oui, dit l'autre... elle joue, la damnée brute ! »

Des ténèbres étaient sur son âme.

Il vit grandir, dans une apothéose lugubre, la bête qui, en notre ère encore, domine l'antique Hindoustan, qui, plus que dévoratrice de l'homme, ose s'en amuser comme d'une bestiole.

Dans l'épouvante du moment, il entrevit, par quelques forces subtilement déplacées, par un peu plus de ruse encore jointe à la terrifiante vitesse et à la musculature des tigres, par un rien d'esprit d'association, que le règne du félin eût été possible. En même temps monta dans lui un esprit de vengeance, un violent vouloir d'abattre la « Mangeuse d'hommes » sans la tuer, de la tourmenter et de l'insulter, et de lui faire subir la suprématie de l'être dont elle faisait sa proie depuis six ans.

« Du calme ! »

Par degrés, il obtint que son cœur battit moins vite, que la colère cessât de brouiller ses pupilles.

Cependant la tigresse, avec un murmure, avec des gestes légers et prestes, retournait Chandranahour sur le sol, goûtait âprement la joie de domination et de puissance. Le pauvre homme, recroquevillé, semblait quelque infime herbivore, maigre et frêle et sans défense sous la reine des jungles et des forêts. Elle, blasée, bientôt voulut reprendre le jeu suprême, recula sans hâte, frémissante de volupté, tous ses mouvements empreints du défi des forts aux faibles, symbole âpre, souple, élégant du combat pour vivre.

Quand elle fut à deux yards, elle se tint immobile, ses prunelles d'ambre s'entrefermèrent. Elle exprimait la parfaite certitude, la volupté de ce repas vivant que bientôt elle se résoudrait à faire, la sinistre magnificence du muscle triomphant.

Pourtant le vaincu ne renonça pas à l'espérance. L'instinct de vivre battit invinciblement au fond de sa prunelle et domina la conviction que tout effort serait inutile. Après un instant d'incertitude, et absolument comme la première fois, il se redressa, il recommença sa fuite rampante, calvaire d'angoisse, d'épouvante et d'humble énergie.

Mac Cartly, cette fois, avait reconquis tout son sang-froid. Il



laissa s'écarter Chandranahour de la ligne de visée, et resta hésiter une seconde entre la prudence qui voulait qu'il frappât au cœur et le désir ardent de punir la bête...

Enfin, la détonation éclata. Dans le nuage de fumée on vit la silhouette de Chandranahour dressée et la tigresse hurlante, une patte brisée, qui se relevait en une courte stupeur.

« Courage ! » hurla l'Irlandais.

Déjà il avait franchi le bloc d'abri.

Chandranahour s'élança, la tigresse fit un bond court et rapide. Elle n'eut pas le temps de recommencer : une balle de James lui brisa net une autre patte. Terrassée, impuissante, avec son grondement redoutable, ses larges crocs, elle restait un effroyable symbole de la force.

Chandranahour, réfugié derrière le vainqueur, avait, dans l'excessive joie de la délivrance, perdu l'usage de ses muscles. Il s'appuyait au bloc de pierre, en stupeur, soutenu par Djoûna. Mac Carly prit son deuxième rifle des mains de Bavadjee et fit trois pas vers la bête.

Elle tenta de se soulever, ou du moins de ramper vers l'Européen ; elle avança sa tête monstrueuse, ses mâchoires dévoreuses de chair humaine où tant de vertèbres s'étaient broyées, tant d'existences anéanties. Elle retomba sans force, et James la contemplait avec une satisfaction vengeresse et cruelle : il lui semblait qu'elle comprenait à présent la puissance de l'homme, que désormais elle n'oserait plus, libre, prendre sa proie dans les villages, ou tout au moins qu'elle tuerait hâtive-

ment, avec frayeur, comme on tue un trop dangereux ennemi.

« Maître, demanda Bavadjee, tu ne vas pas la tuer ? »

— Non, je la veux prisonnière !... Chandranahour est-il blessé ?

— Non, seigneur... un peu faible seulement ! »

Il vint s'agenouiller devant l'Européen et lui baisa la main avec humilité. Une gratitude et une admiration infinies brillaient dans ses grands yeux noirs.

« Bien... bien ! dit James avec attendrissement. Crains-tu de rester seul avec moi pendant que Bavadjee et Djoûna iront

chercher des cordes, de la toile, une civière et des porteurs ?

— Ah ! seigneur... je me sens plus en sûreté auprès de vous que derrière une triple muraille de bronze.

— En ce cas, Bavadjee, tu peux partir... Ton rifle est-il en ordre ?... Bien !... Va ! »

La nuit, sous le ciel si pur, devenait fraîche. Le firmament buvait la chaleur : la plaine devait être glaciale. Mais dans le bois demeurait une tiédeur charmante, une atmosphère de rêve, légèrement assoupie par l'expiration carbonique des arbres. La lumière tombait comme une neige d'atomes. Des étoiles très pâles



nageaient sur le zénith profond, sur les lacs impondérables de la voie lactée.

Mac Cartly s'était assis sur une grosse racine d'arbre et contemplait la tigresse blessée. Par moments, il avait quelque pitié, un frisson de miséricorde suggérée par la splendeur nocturne, mais en se retournant, en voyant Chandranahour encore tout blême de son épouvantable aventure, tremblant à chaque grondement douloureux de la tigresse, la colère de James remontait plus forte, pareille à la haine contre un sacrilège.

Quatre heures plus tard, la bête était captive. Des liens entra-
laçaient tout son corps. Un réseau de bambous l'enfermait dans
une sorte de cage très basse. Les hommes de Nardonarès se pres-
saient tout autour. Elle leur semblait formidable encore, avec une
grandeur de déité souterraine, de déité pareille aux forces meur-
trières, aux sinistres puissances de la maladie et de la mort dont
l'Inde a fait d'innombrables entéléchies.

L'un l'autre, ils s'encourageaient ; toutefois ils se rassuraient
surtout de la présence de l'Européen et, au moment où les por-
teurs s'apprêtaient à enlever le monstre, un vieillard s'avança :

« Te voilà réduite à l'impuissance, Mangeuse d'hommes, te
voilà courbée et captive... et tu ne mourras point ! Un homme t'a
vaincue ! Tu connaîtras la suprématie de notre race, tu hurleras
derrière les barreaux d'une cage, et les petits enfants riront de ta
fureur ! Tu t'en iras de ville en ville, tu verras du haut des cha-
riots passer la jungle et la forêt dont tu ne connaîtras plus jamais
les délices !... Ta vie sera une longue tristesse et une humiliation
profonde, parce que tu as profané la noblesse de nos frères et que
tu t'es jouée de leurs angoisses !... »

La bête gémit, débilitée par la souffrance, et les Hindous
crurent que, dans sa substance obscure, dans sa cervelle étroite et
féroce, elle reconnaissait la suprématie de l'Homme.

J.-H. ROSNY.

(Illustrations de Lord Edwin Weeks.)



La Vierge au Loup

PAR JACQUES FRÉHEL

QUAND SON CŒUR FUT EN RUINES, Kadok opéra un retour sur lui-même pendant huit jours qu'il passa à la campagne, dans un profond ennui.

C'était un fort aimable jeune homme, très artiste et bien plus neuf qu'on ne pensait. Kadok avait cru vivre beaucoup plus qu'il n'avait vécu, ce qui est une illusion commune à d'autres. Comme il ne pensait pas depuis un grand nombre d'années, le jeune mondain eut à surmonter toutes sortes d'obstacles avant de pouvoir réfléchir : ses idées tombèrent dans un étrange désordre. Eloigné des bruits parisiens dont le bourdonnement emplissait ordinairement sa tête, Kadok se trouva seul et aussi perdu qu'un naufragé sur un îlot désert. Le vide et la stupeur vinrent planer sur sa mémoire abolie, il eut peur, gémit sur ses facultés évanouies, sur son cerveau lésé par une vie haletante.

« Ai-je jamais aimé le monde ! se dit-il avec amertume ; et lui, comment m'a-t-il traité ? » Quelqu'un parla de Bretagne. Il se souvint alors de posséder en Cornouailles, près de Pont-Aven, une vieille maison sans grand style, mais entourée de débris superbes ; et des choses dites autrefois sur ce domaine où sa mère était morte, lui revenaient maintenant, très douces, dans un flux de souvenirs. L'image grandissait dans sa pensée. — Pourquoi, mon Dieu ! la voyait-il ainsi, nettement, cette maison de Cornouailles, battue des vents, debout sur un horizon de nuages et de flots ? L'avait-il assez délaissée ? Combien elle devait être malade et triste sur le promontoire, rongée d'oubli, en ruine aussi, comme son cœur !

Kadok sentit son âme se soulever sous un amas de scories dont le poids l'étouffait, joyeuse comme un merle qui chante dans un buisson de ronces.

« Allons, s'écria-t-il, en route ! »

Et quand il aperçut la chère maison couverte de verdure frissonnantes, étroitement embrassée par le lierre et la vigne, avec son portail branlant, son tertre aplani pour la danse, et son dolmen couvert de mousse, ses pavés luisants sous la lune parmi les herbes : « Ah ! murmura-t-il avec un sourire mouillé de larmes, il pousse encore de bien jolies choses sur les ruines ! »

Le jeune homme frappa longuement avant qu'on lui répondit. Enfin, une vieille femme parut sur le seuil, couvrant d'une main ridée sa petite lanterne aux parois de corne. Sa coiffe de grosse toile abritait son bon visage monacal, dont l'expression, un peu égarée, pouvait aussi bien être attribuée à l'étonnement qu'à la solitude.

« Je suis Kadok de Mezléan. »

— Je vous remets bien, dit la garde pendant qu'il se nommait ; pas tant de gens, ma foi, je n'ai vu en ma vie, pour ne pas m'en souvenir.

— Vous vous trompez, répondit le voyageur avec quelque impatience, j'ai quitté le pays à l'âge de trois ans, par conséquent vous ne pouvez me connaître.

— Les fils sont comme les pères, dit-elle en songeant, vous êtes un Kadok, mais pas un Mezléan. »

Elle tira la porte avec un soupir.

« Entrez, Monsieur le comte. »

— Et pourquoi pas Mezléan, bonne femme ? demanda Kadok avec douceur, sans cesser de suivre son guide.

— Je vais vous le montrer, dit-elle en se dirigeant vers une pièce oblongue où quelques tableaux formaient galerie. Tenez, indiqua-t-elle en élevant sa lanterne au bout de son bras débile, voici des Kadok. »

La paysanne désignait une rangée de jeunes hommes aux larges épaules surmontées d'une petite tête brune très pure où il reconnaissait tour à tour ses ancêtres des deux derniers siècles.

« Maintenant, regardez par ici, voilà des Mezléan. »

La lampe, suspendue au bras de la vieille, balançait son ombre sur le mur au-dessus de trois figures peintes sur pierre remontant aux époques les plus lointaines de l'art. La première, bien que fort effacée par le temps, présentait encore une ressemblance parfaite avec les deux autres que l'on devinait pourtant, aux procédés et à l'agencement des couleurs, être séparées entre elles par l'espace de plusieurs siècles. Il vit alors trois jeunes femmes se réveiller sous son regard. Un charme secret sortait de leurs prunelles profondes et claires comme les fontaines.

Ces belles mortes avaient le crâne plus développé que ne l'exige la convention grecque, des cheveux blonds épars comme des crinières de lionnes, et leurs grands yeux bretons, malades d'idéal et de passion voilée, disaient l'enchantement poétique des premiers âges de la race celtique, quand Rivanone cherchait pour ses philtres l'herbe d'or dans la forêt de Brocéliande, que Merlin le prophète jouait de la harpe à la poupe de son vaisseau de cristal.

Il s'oubliait à contempler leur triste sourire, quand la paysanne, lasse sans doute de lui servir de lampadaire, se mit à tousser et à geindre si fort, que le comte, un peu honteux de s'être oublié de la sorte, se hâta de lui réclamer à coucher.

Tandis qu'elle mettait au vieux lit des draps embaumant la lessive, Kadok, tout préoccupé de sa découverte, demanda d'une façon machinale à la vieille, s'il restait encore quelque descendant de cette famille célèbre.

« Oui, dit-elle avec un accent presque religieux : demoiselle Budik.

— Bien vieille, et pauvre sans doute ?

— La richesse est semblable au gué profond ! murmura la mystique bretonne d'un ton taciturne. Bonheur et beauté devraient être du même âge ! »

Kadok congédia la garde en émettant quelques doutes sur la clarté de ses proverbes.

Il ne subsistait du vieux domaine qu'un portail défendu par une galerie à créneaux et à mâchicoulis, dans l'ouverture des-

quels, durant les tempêtes, la vague en se précipitant sur la falaise devait envoyer des lambeaux d'eau verte et des gouttes d'écume. Assis sur un mur écroulé, à l'ombre d'une antique épine, Kadok passait en ce lieu des heures de solitude exquise.

Cette région de la Bretagne a quelque chose d'enchanté et de sauvage. Nulle part on ne trouve des caps plus désolés, des grèves où les flots, avant de s'abattre parmi les galets, se dressent avec des rugissements plus farouches ; nulle part aussi on ne rencontre des baies plus mollement rondes, fleuries de mousses marines et d'algues, des grottes tapissées de varechs ruisselants et de coquilles



coloriées où l'eau tombe des voûtes avec un bruit plus doux sur un lit de graviers violets.

Quand le jeune homme se sentait las de rêver en contemplant l'immense horizon, il descendait par le chemin creux vers un petit temple gothique perdu dans la verdure et le silence, et dédié à quelque saint de Cornouailles plus d'à demi païen. Kadok l'avait exploré dans toutes ses parties, ainsi que le cimetière abandonné qui l'environnait, et où quelques pierres tombales renversées disparaissaient presque sous la terre et les herbes folles. Peut-être, dans ses recherches, découvrirait-il un jour le tombeau de quelque-une de ces châtelaines mortes, peintes sur les dalles, et qui occupaient davantage sa pensée, dans l'étrange métamorphose de son âme, que le souvenir tout parfumé, tiède encore, de la dernière femme du monde qu'il avait cru aimer ? mais il ne trouva rien.

On ne voyait, sous le porche vide et profond de l'humble église, que deux bancs de pierre et une niche dont la statue était partie ; puis, à l'intérieur, des dalles usées par les genoux, un bénitier fait d'un bloc de granit à peine dégrossi, semblable à ces basses roches du rivage tapissées de végétations vertes dont la mer emplit en se retirant la conque inégale.

Quelques mois s'écoulèrent, et Kadok ne comptait plus sur aucune trouvaille, quand un jardinier, occupé à déraciner une broussaille dans le parc, mit à découvert, avec sa bêche, une surface cimentée paraissant destinée à dissimuler l'orifice d'un caveau ou d'une citerne. Il courut en toute hâte prévenir le jeune homme, dont la manie pour les fouilles et les vieilleries était connue dans les environs, et le trouva en train d'apprendre les échecs au desservant de la paroisse.

Tout de suite Kadok jugea la découverte importante, et l'homme qui avait apporté son pic se mit à piocher avec ardeur et à faire voler en éclats la surface de briques revêtue de ciment. Une excavation profonde, où l'on descendait par une douzaine de marches, se montra alors aux yeux du prêtre breton et du jeune mondain.

C'était un étrange spectacle que de voir, au fond d'une crypte funèbre, le prêtre enflammé d'une sainte audace à côté d'un beau jeune homme élégant et tout pensif, devant ce sarcophage en forme de nacelle, étayé sur ses chantiers de granit, près d'un ouvrier insensible et d'une vieille paysanne folle qui trébuchait d'horreur.

« Qui sait, dit l'abbé en se frappant le front, ce sont peut-être les reliques d'un Bienheureux ?... Et j'y songe... cette niche vide sous le porche de notre église m'a fait bien souvent penser que nous avions, comme tant d'autres paroisses, un saint patron dont

l'image a dû être brisée par les infidèles, ou enlevée par les flots dans les débordements d'équinoxes.

— Eh ! bien, m'aiderez-vous, maintenant ? » demanda le comte avec ironie.

En même temps, il s'aperçut que le recteur venait de relever sa soutane et tenait en main un levier. Il en prit un autre sans montrer le moindre embarras. Avec une adresse extrême, et presque sans effort, Kadok déplaça le couvercle que le prêtre et le jardinier firent glisser péniblement à terre.

La vieille femme, livide, recula de deux pas en gémissant de terreur.

Au lieu du lamentable squelette qu'ils s'attendaient à voir couché dans ce lit de pierre, l'abbé et le jeune homme découvrirent une statue de femme de la plus incroyable beauté. Elle était nue, un loup familial, sculpté dans le marbre, lui tenait compagnie. On avait placé à son côté une lampe de bronze, comme pour une vestale ; une harpe, aux cordes rongées, qu'elle avait dû autrefois tenir dans ses mains admirables, gisait près d'elle avec une cruche noircie, de style étrange, et que l'on pouvait considérer comme un des plus ravissants caprices des primitifs.

« Une femme ! exclama l'abbé avec désappointement.

— Quels sont ceux-là, grommela l'ouvrier, qui enterrent les statues ?

— Tiens, dit encore la vieille femme, — mais personne ne l'entendit, — on dirait demoiselle Budik ! »

Kadok restait muet, bien qu'ébranlé d'une secousse profonde, comme quelqu'un qui sent un invisible esprit. Il pensait à son cœur perdu, devenu vieux trop tôt, qui ne pouvait plus aimer que des mortes, et qui battait devant cette froide figure, rempli soudain d'un enivrement vague.

La vieille bretonne, n'ayant jamais vu les formes d'un corps humain étalées aux regards, ôta l'épingle qui servait à fixer les plis de son châle de soie d'un rouge terni, et, l'étendant sur la morte, déroba ses charmes de marbre à une admiration profane, où elle voyait, dans son ignorante pudeur, une sorte d'outrage.

« Il faut la porter à la lumière, dit Kadok au recteur, nous la verrons mieux... où la ferai-je bien mettre ?... Sur le dolmen, parbleu, voilà sa vraie place ! »

Bientôt la statue se dessina sur ce piédestal digne d'elle, au-dessus des flots bruyants et des landes désertes, avec son large front couronné de verveines, ses yeux levés, ses lèvres entr'ouvertes d'où semblait s'échapper un chant divin. On eût dit voir la Bretagne antique représentée sous ces traits passionnés et chastes avec je ne sais quoi de sobre et de superbe.

« Voyez, Monsieur, dit le desservant en montrant dans sa

main quelques lambeaux d'étoffe pareille à du brocard qu'il venait de recueillir au fond du sarcophage, elle était habillée d'un riche costume, suivant l'usage ancien qu'on avait de vêtir les Bienheureux : c'est une sainte ; ce loup apprivoisé qui l'accompagne, ainsi qu'on en voit un à Saint-Hervé, le prouve de reste ; et je parierais bien que la statue se trouve juste à la hauteur de ma niche vide.

— Allons donc ! reprit le comte avec une rudesse qui l'étonna lui-même, je croirais bien plutôt à une de ces pythoïsses celtes, suivant les bardes dans les bois, en même temps astrologues et magiciennes, qui prédisaient l'avenir en jetant des feuilles de lierre dans les fontaines ou en écoutant le vent gémir autour des genêts. »

Enfin, coupant court à une discussion dont on ne pouvait prévoir la fin, Kadok, à bout d'arguments, se rendit d'assez mauvaise grâce aux sollicitations de son heureux adversaire. Ils décidèrent entre eux que la sainte inconnue resterait sur le dolmen jusqu'à ce qu'une habile ouvrière eût achevé de lui broder une robe bretonne. Ainsi parée, on la porterait en grande pompe

sous le porche de la chapelle où elle ne manquerait pas d'attirer bientôt de nombreux visiteurs.

Hé ! quoi, se dit le comte avec tristesse quand il fut seul avec la jeune femme à la harpe, c'était donc pour les cacher sous un vêtement grossier, ô païenne beauté ! que le ciseau a épuisé son art à arrondir tes membres suaves et ces seins de marbre où l'on croit voir palpiter la vie ?

Puis un rapprochement s'établit insensiblement dans son esprit entre la statue et ces trois figures peintes qu'il avait tant aimées à son arrivée. Il leur trouva, en les comparant avec l'admirable antique, la plus étonnante ressemblance linéaire. Son trouble s'en accrut.

Par quel surprenant prodige, par quel calcul fatidique, se dit-il, un même type idéal a-t-il pu se répéter au travers des siècles ? La beauté est donc comme l'harmonie qui vibre encore dans la mémoire longtemps après qu'elle expire ? Celle-là aussi est une Mezléan.

Dès le soir, l'abbé revint rayonnant : il annonçait qu'une jeune



filles nobles des environs venait de lui offrir une complète parure pour la sainte ; qu'en conséquence on l'emporterait le lendemain.

Le comte, furieux, s'enferma, jurant bien de ne pas assister à l'enlèvement de la muse.

De jeunes paysannes vinrent gaiement à la suite du recteur pour habiller la Bienheureuse. Elles tournaient en se jouant autour de sa blancheur immobile, montant sur le dolmen et en descendant au moyen de deux petites échelles rivées de chaque côté du monolithe : on eût dit une bande de folâtres compagnes, parant pour des noces terrestres quelque taciturne épousée. La jupe, taillée dans une lourde étoffe un peu raide couleur de digitales pourprées, tombait jusqu'à la cheville en plis amples et profonds ; sur le justaucorps de drap blanc, un galon brodé d'or des plus antiques dessins bretons, simulant un chapelet de coquilles, passait trois fois sur la poitrine ; une large applique de velours marquait le contours de l'omoplate et se perdait sous les aisselles. La sainte était ainsi tout à fait splendide, sa figure avait de ces transparences dorées qui rendent le marbre pareil à la peau merveilleuse de certaines blondes.

Néanmoins Kadok ne put se décider à s'endormir avant d'avoir, pour la dernière fois, promené sur la statue un regard d'amour et d'admiration. La lune faisait étinceler comme des saphirs les mille facettes des flots, la mer se retirait tout doucement en découvrant de grands rochers noirs pareils à des tombeaux ; les ruines étaient blêmes ; par le trou des mâchicoulis, des plantes pariétales pendaient comme des chevelures. Quand

ses yeux tombèrent sur la sainte il crut que l'impassibilité du marbre redoublait le silence épandu sur la nature et sur la nuit.

Le jour qui suivit, le comte se dit malade pour ne pas paraître à la translation de la Bienheureuse ; de fait, il se trouvait un peu de fièvre et ressentait un étrange malaise. Il entendit la procession s'éloigner au chant des cantiques par le chemin creux, et la paysanne vint lui dire avec son air halluciné : « C'est fini, elle est partie à présent ! » Et après un silence : « La femme apporte le sommeil à la douleur ! »

— Gardez vos sentences pour vous, vieille folle ! rugit Kadok exaspéré. »

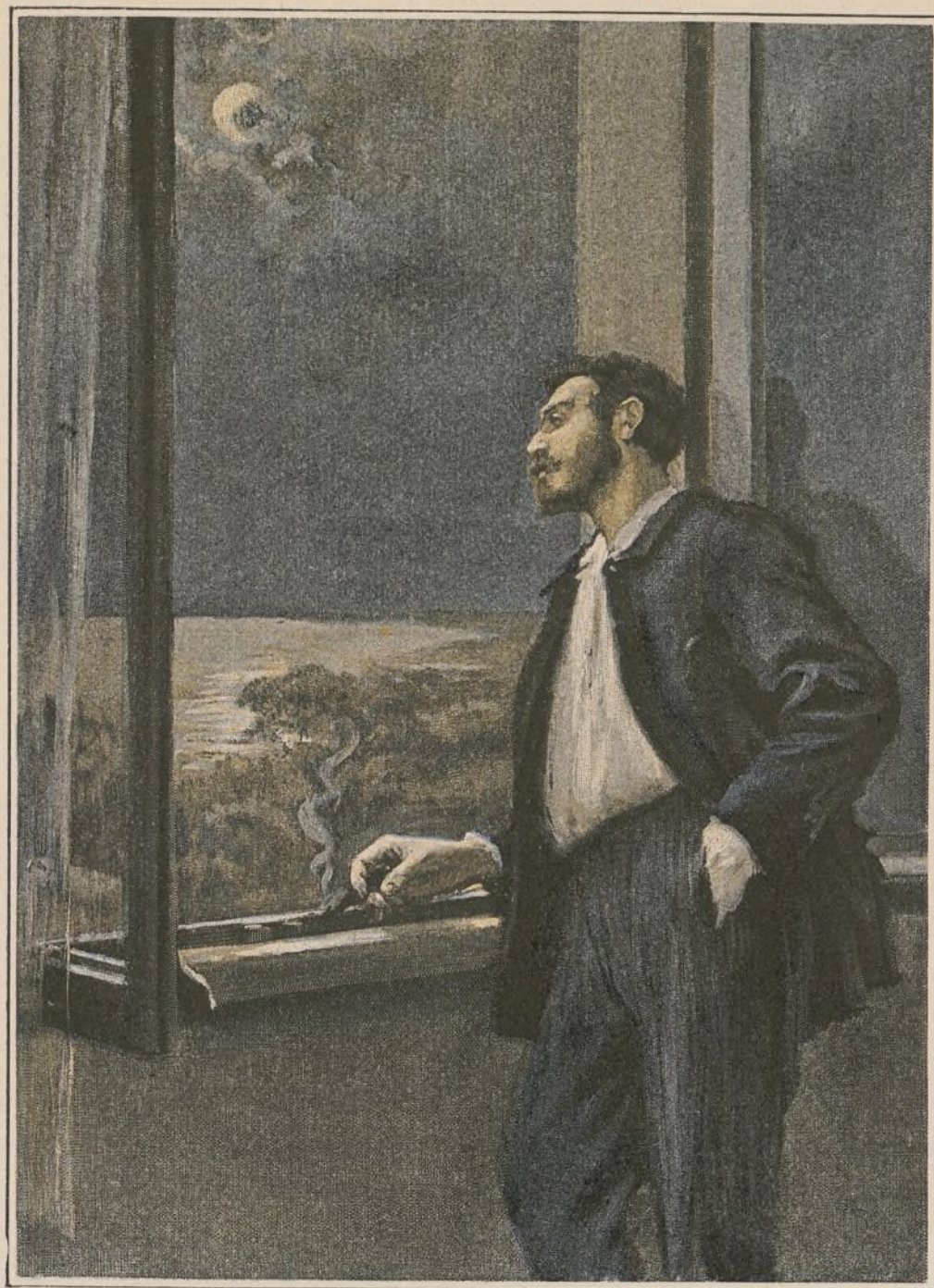
Le jeune homme refusa de souper, se mit au lit après avoir jeté un coup d'œil dédaigneux sur un paquet de lettres non décachées, portant le timbre de Paris, et s'endormit aussitôt.

Vers onze heures il se réveilla, brûlant, agité ; puis, ayant vainement essayé de s'assoupir de nouveau, il ouvrit la fenêtre de sa chambre donnant sur le parc et alluma un cigare. La nuit était tiède, le ciel plein d'orage, la mer couleur d'argent terni, le vent tourbillonnait dans les plus hautes cimes des arbres.

Tout à coup la lune sortit des nuages et inonda de sa triste lumière le dolmen morne, privé maintenant pour lui de tout attrait. Alors il crut rêver, il devint livide et se mit à trembler : la vierge au loup qu'on avait emmenée le matin était revenue sur son piédestal, ses yeux de marbre semblaient s'être animés, il croyait les voir briller doucement comme un feu clair, et la brise soulevait en passant sur elle le bas de sa jupe brodée.

La vision ne dura qu'un instant, l'astre se déroba derrière une nuée, et Kadok ne vit plus rien.

« Je suis fou, pensa-t-il, ou je suis mystifié; nous verrons bien demain. »



« Que faut-il faire quand on a vu des fantômes? demanda le comte en riant, à la bonne femme, pendant qu'elle lui servait le déjeuner.

— Monsieur, répondit-elle gravement, une infusion de pivoine, de menthe et de ricin, a le pouvoir de les mettre en fuite. »

Kadok se montra très gai pendant cette journée. Il fit sa partie d'échecs avec l'abbé, le suivit à l'église, où il admira comme tout le monde le bel effet de la sainte. Le soir, il joua de mémoire plusieurs airs de Berlioz sur un vieux clavecin, enfin il avala coup sur coup, contrairement à ses goûts, quelques verres de fine champagne et se dirigea vers le dolmen.

Le lendemain, la vieille servante entrant vers huit heures, suivant sa coutume, dans la chambre de son maître, vit avec surprise que le lit n'était pas défait. Machinalement elle se dirigea vers la fenêtre, plongea ses regards dans le parc et aperçut avec horreur le comte étendu sans vie sur la pierre druidique.

Kadok était évanoui et glacé : une fièvre pernicieuse le saisit. Pendant ses accès il ne cessait de dire que la femme à la harpe revenait de nuit sur le dolmen, que son loup hurlait, que la prenant dans ses bras, il avait senti battre son cœur.

* * *

Deut-hu gan-in, dousik-koant, da vale d'ar c'hoajou,
Ni a glero ann avel kreno'touez ann deliou.

(Venez avec moi, douce belle, vous promener dans les bois; nous entendrons le vent frémir dans les feuilles.)

Les jeunes filles dansent une ronde sur le tertre de la chapelle : c'est la fête du pays. Un profond accent automnal, doux, bien qu'imprégné de tristesse, passe sur la campagne pâlie; une pénombre délicate, un brouillard transparent que perce avec effort le soleil, étendent comme un crépuscule éternel au-dessus

des landes, depuis les forêts courbées, jusqu'à l'horizon lointain couleur de lavandes fleuries, où l'Océan berce, au rythme de ses flots paisibles, les fleurs de mer dans des cavernes de corail. C'est bien la nature sobre convenant à ce peuple grave et rêveur, qui ne peut prendre un divertissement sans y associer ses croyances, tant son âme trouve à les entretenir de volupté surnaturelle.

Le pardon s'étendait sur des mielles arides tapissées d'herbes rases et de serpolet, et sous la voûte d'un petit bois de châtaigniers et de chênes descendant vers une anse dorée. Des milliers de personnes s'y étaient rendues : il y avait là des chanteurs ambulants, des sabotiers venus du fond des forêts où ils vivent sous des huttes, des joueurs de biniou arrivant des montagnes, l'équipage d'un brick sauvé des glaces dont les matelots, pour accomplir un vœu, marchaient sans chaussures sur leurs pieds gelés. Des chalutiers vendaient aux gens des terres des salicoques, des minards et toutes sortes de coquilles bizarres qui les ébahissaient; ils recevaient d'eux, en échange, un de ces gâteaux de pâte grossière en forme d'assiette, mis au frais dans les hottes sous des tiges de luzerne, qui sert à recevoir les saucisses fumantes; les enfants dévoraient des faines; des tas de poires s'écroulaient; on voyait des vieux s'animer sous les tentes à raconter leurs navigations, des mauves blanches s'ébattre sur les flots, et des barques, parties depuis deux jours pour pêcher le congre, orienter leur voile pour rentrer au port.

Kadok, pâle encore de son long mal, regardait danser les paysannes, quand tout à coup parut au milieu d'elles une étrange jeune fille.

L'inconnue avait de grands yeux d'un brun vert, clairs comme des fontaines, d'une indicible tristesse; son cou délicat semblait supporter avec peine le poids de sa tête blonde ombragée d'une énorme chevelure rebelle; un bon et charmant sourire flottait sur ses lèvres; son costume reproduisait exactement le vêtement de la sainte; un grand chien jaune, semblable à un loup, la suivait en lui léchant les doigts.

« Ah! voilà demoiselle Budik! s'écria l'abbé avec malice. »

A cette exclamation le comte détourna les yeux : il crut qu'une des trois belles mortes s'était levée de la dalle antique où un artiste inconnu avait étendu son image, ou que la statue aux membres suaves s'animait de nouveau, adoucie encore et embellie, et marchait vers lui.

C'étaient bien les mêmes traits, les mêmes formes superbes, le même cœur fier et tendre se révélant dans la lumière et la passion voilée de cet œil limpide ainsi qu'une eau profonde, changeant de teinte au reflet de ses pensées, comme la mer réfléchit l'inconstance du ciel.

« Regardez cette jeune fille, ajouta le bon prêtre, voilà l'unique rejeton de la plus noble famille de Cornouailles, célèbre entre toutes par la beauté héréditaire de ses femmes. Demoiselle Budik ne porte plus son nom, il semblait lourd à une pauvre orpheline... Au fait, je suis sûr, mon cher comte, de ne pas vous offenser en vous faisant connaître la dernière des Mezléan. »

Et comme Kadok ne répondait rien, absorbé par un bonheur si doux qu'il ne pouvait durer, lui semblait-il, sans dissoudre son cœur, l'abbé continua, en se penchant vers lui avec une intention cachée qui ralentissait sa parole et faisait trembler sa voix :

« Dans nos pays, monsieur, on n'attache pas tant de prix qu'ailleurs à la richesse; quand l'argent s'en va, la considération demeure : ainsi, mademoiselle Budik, sans héritage, est aussi respectée qu'une princesse, toutes les portes lui sont ouvertes... Votre garde fut sa nourrice... Son seul plaisir consiste à se promener, dans les soirs d'été, sur les ruines de votre domaine. Que de fois je l'ai vue, pendant des heures, debout sur le dolmen, en proie à ce mal de rêver qui est le génie des Bretons, immobile et blanche comme cette statue, avec son grand chien jaune accroupi près d'elle sur le bord de sa robe antique et hurlant à la lune. »

« Bonne femme, dit le comte en rentrant, à la vieille bretonne, que penseriez-vous si j'épousais demoiselle Budik? »

La paysanne eut un profond mouvement de joie. Elle répondit en s'inclinant : « Bonheur et beauté sont de même âge! » Et après une pause religieuse : « La femme apporte le sommeil à la douleur! »

JACQUES FRÉHEL

(Illustrations de M. V.-A. Muenier.)



LES GRANDES MANŒUVRES

CHEZ L'HABITANT

PAR LUCIEN DESCAGES

Les grandes manœuvres, guettées par les dessinateurs, exploitées par les vaudevillistes, drainées par la chronique, nous offrent-elles encore quelques marges sur lesquelles d'inédites annotations soient possibles ?

Tous les ans, l'automne venant, tandis que d'éminents écrivains militaires dissertent, en de doctes Revues, sur les thèmes d'opérations, la tactique moderne, le fusil Lebel, la poudre sans fumée, etc., le journaliste parisien pince une plus modeste guitare, redit l'entrain des troupes (l'étranger à l'œil sur nous); les adieux du réserviste (enfin, seule!); l'illustrateur crayonne des gares, des lignes de feux, des bivouacs, des défilés (on a beaucoup remarqué l'allure, etc.); et Gyp, à l'accoutumée, conte des épisodes de la vie de château, les aventures de jeunes veuves investies par des colonels bleus et de verts lieutenants.

Réceptions dans la Haute et coïncidente élévation en grade des officiers, il me faut donc une certaine audace pour rompre avec ces traditions et divulguer le fretin de l'armée et des habitants.

Je me chargerais la conscience d'un inutile mensonge si je disais qu'on accueille partout le soldat avec la même patriotique cordialité. Aussi bien nous sommes en temps de paix et l'on ne peut raisonnablement attendre des populations l'enthousiasme qui les jette au-devant des régiments en marche vers les frontières menacées ou même, simplement, le joli mouvement d'encouragement, de consolation, qu'elles eurent après la guerre, lorsque les premières grandes manœuvres promènèrent à travers la France l'illusion d'un recommencement et le sourire d'une convalescence.

Aujourd'hui que les régions où chaque corps d'armée évolue ont été en tous sens parcourues et sans tenir compte de leur plus ou moins de propension à l'hospitalité, on peut essayer de ramener à quelques types essentiels les habitants mis à contribution et les inclure en une « suite d'orchestre » dont la table thématique serait celle-ci :

I : PASTORALE. — II et III : INTÉRIEURS. — IV : TRIO ET CHŒUR. — V : FINALE.

I

La campagne. Du soleil. Un hameau à trois kilomètres du bourg où le régiment est cantonné. Au bord de la route rôtie, cinq débits à enseignes spécieuses font de l'œil aux rouliers, parmi les deux douzaines de maisons assoupies dont le chaume craquette et bout.

Une compagnie, loin encore, se traîne sur le gril départemental, signalée au *campement* qui l'attend par ce nuage, cette fumée qui monte des côtelettes oubliées sur un feu vif. Lentement, le fourrier, le caporal et les deux hommes de corvée, restaurés et désaltérés à l'un des *Lions d'Or*, la patte sur une boule, où l'on loge à pied et à cheval, vont à la rencontre du détachement dont ils ont assuré le cantonnement. Et des mioches les escortent, en joie.

Elle se rapproche, la compagnie. Est-ce bien celle qui arrivait si gaillardement, tout à l'heure, sur la place d'armes ? Sans musique, sans alignement, au pas de route, de troupeau, elle dévale cahin-caha, ennuyée qu'aux douze lieues d'une journée de manœuvres et de marche, s'ajoute cette sabotée de trois kilomètres vers un gîte hasardeux.

A portée de la voix, l'officier qui commande la petite troupe hèle le fourrier : « C'est ici ? »

La main au képi, l'interpellé s'avance, répond :

« Non, mon capitaine. Je me suis porté au-devant de vous pour vous montrer le chemin... ce sentier, à gauche. La compagnie est cantonnée dans les fermes dont vous voyez le toit, entre les arbres. »

Son bras étendu désigne les taches brunes ou rouges de quelques pignons dominant la masse sombre du feuillage.

Les hommes ont entendu... La mauvaise humeur dont l'expression se perd sous un ciment de poussière diluée dans la sueur et blanchissant barbe, cils et sourcils, se manifeste dans la position naguère verticale des fusils à la bretelle, maintenant couchés, fauchés, tels des échelas après l'orage.

A rangs dédoublés, la compagnie est entrée dans la sente. Elle laisse à droite une mare où il semble, tant le soleil arde, qu'on jette à poignée des épingles dont les têtes fourmillent à fleur d'eau.

« La première escouade, ici. »

Et tandis que le reste de la compagnie repart, la fraction conduite par son caporal s'arrête, une cour franchie, devant la maison close, la porte quasi-hostile, vrai visage de bois avec son inscription à la craie disant : 1^{er} bataillon, 4^e compagnie, 1^{re} escouade, 12 hommes, comme certains chenapans ont, tatoué sur le front : « Pas de chance ».

Pas de chance, en effet. Nul signe de vie. Les volets sonnent, sous le poing du caporal, sans s'ouvrir. Et une fraîcheur, une grande salle hospitalière narguent, cependant, aperçues à travers

les fentes du bois, le dehors torride, la fatigue, l'attente déçue... C'est à croire qu'elle est abandonnée, la maudite bicoque ! Mais un gamin qui a suivi les soldats, proteste :

« Y sont aux champs. Espérez-les un moment. »

Les hommes se débarrassent de leur sac, de leurs armes, s'allongent sous les pommiers voisins, la langue aride, la cravate desserrée, le cheveu empesé. Une demi-heure s'écoule, puis un couple survient. Lents et dolents, sans âge, la bouche et les yeux pareils, l'homme et la femme éventent la voie, traduisant par le même clignement, les mêmes plis, de semblables préoccupations épousées. Ils n'abordent point les soldats, restent sur la défensive, témoignent à la fin moins de bon vouloir que de soumission passive à l'injonction municipale.

ont creusé un trou au fond de l'arrière-cour ; des gamelles, des marmites, des seaux de toile, des bidons, processionnent en quête d'eau pour la soupe, les ablutions, la soif...

« D'eau ? Y en a à la mare, renseigne la fermière interrogée.

— Mais du cidre... Peut-on en avoir, en payant ?

— Sommes pas débitants... Pas le dret de vendre... Ça serait d'embarras avec tout le monde... le fisc et les autres. V's'en trouverez là-bas, sur la route.

— A un kilomètre !

— J'y pouvons mie. L'homme d'la mairie a dit comme ça qu' vous avez dret qu'à l'abri, au feu et à la lumière. V's'avez-t-y l'abri ? Et l'bois pour vot' soupe ? Faut pas exiger c'que les pauv's gens peuvent point donner... »

Les seaux, les gamelles et les bidons vont et viennent. Une fumée âcre s'élabore sous les marmites et monte dans les verdure... Puis, autour d'un feu, l'escouade se presse, improvise un mur circulaire derrière lequel cuit quelque chose...

Au matin, la compagnie prête à quitter son lieu de rassemblement, une femme se précipite qui demande justice, glapit sa réclamation, s'accroche au cheval du capitaine : « Y m'ont volé une poule... une belle poule, après qu'on a eu pour eux tant de complaisance... une poule qui valait trois francs... oui qu'elle les valait... et que c'est par-dessus des bêtes à qui qu'on s'attache... »

Le capitaine procède incontinent à une enquête sommaire. « Quelle escouade ? Première, caporal Durel... Approchez, caporal. Vous avez entendu l'accusation qui pèse sur vos hommes. Je suis forcé de vous rendre responsable... »

Mais un soldat est sorti du rang, au port d'arme, un réserviste parisien qui honnêtement se dénonce : « C'est moi, mon capitaine, qui ai pris son *ornichon*, un méchant coq qu'elle refusait de nous vendre... Mais ce que ne dit pas la bonne femme, c'est que j'ai mis, en partant, cent sous dans la poche de son tablier. »

Le premier mouvement de la plaignante est de jeter un démenti au soldat, mais, rapidement, ses doigts ont exploré les poches, trouvé la pièce qu'elle retourne, immobile et bouche bée, pendant que la compagnie fait « par le flanc droit » et que le capitaine, souriant sous une

moustache comminatoire, admoneste sans conviction le loyal charpenter.

II ET III

« Monsieur Lourmel ?

— C'est ici.

— Voulez-vous lui remettre, je vous prie, notre billet de logement pour deux sous-officiers. »

La bonne prend le papier, disparaît, laissant les militaires dans le couloir dallé d'une maison bourgeoise où — la fantaisie du propriétaire se donnant carrière — les murs, sous le pinceau docile du décorateur, simulent une fallacieuse tonnelle semée d'oiseaux folâtres.

Et les soldats se rafraîchissent les yeux à ce spectacle lorsqu'à



« Voudriez-vous nous indiquer l'endroit où mes hommes et moi nous passerons la nuit ? » demande le caporal.

Le paysan glisse vers l'escouade un regard contrôleur qui la dénombre ; puis il fait signe qu'on le suive, stoppe à regret, le cœur fendu, devant une étable à porcs évacuée où un peu de paille achève de pourrir.

« J'veux ben vous loger là, v's'en étendrez que'ques bottes de fraîche, si vous m'promettez d'pas allumer d'leumière et d'pas fumer.

— Vous n'avez rien de mieux à nous offrir ? hasarde le caporal.

— Rin... à moins d'vous donner not' lit. »

Las, découragés, renonçant à parlementer, les hommes trainent leur équipement vers le réduit, tâchent seulement à en rendre, pour la nuit, la fermeture hermétique. Le cuisinier et son aide

leurs oreilles arrive, d'une pièce voisine, ce colloque alarmant :
Voix masculine. — Il y a erreur ; on nous avait dit : un officier.

Vingt ans. — Parfaitement, un sous-lieutenant... au moins. C'est pour un officier qu'on a fait à diner.

Quarante. — ... Et préparé la chambre du second.

L'une. — ... Et mis des bougies au piano.

L'autre. — Tu vas voir que nous nous serons habillées pour rien !

La voix masculine. — Il sont sales, n'est-ce pas ? Ils se présentent mal ?

La bonne. — Mais non, très poliment... Dame ! l'étape a dû être longue, car ils sont couverts de poussière et ils ont l'air fatigué.

Voix céleste. — Il est impossible, dans ces conditions, de les admettre à notre table. Des gens probablement sans usages !

Voix humaine. — Quant à leur donner cette chambre où toutes

les clefs sont restées sur les armoires... tu n'y penses pas ! Il faudrait enlever la courtepointe, les rideaux et les tapis ; nous n'en avons vraiment pas le temps.

Voix du chef de famille, affirmée. — C'est mon sentiment. Je vais leur parler. Aucun décret, après tout, ne nous oblige à les nourrir.

En un double soupir. — Nous n'avons plus qu'à nous déshabiller ! »

Une porte s'ouvre, un homme grave, redingote et lorgnon d'or, s'avance vers les sous-officiers.

« Je regrette, messieurs, que l'exiguïté de mon appartement ne me permette pas d'en distraire une chambre pour vous l'offrir. Je sais néanmoins que je vous dois l'abri... J'espère que vous trouverez aisément un hôtel qui vous le donnera... moyennant finances. Souffrez que ceci me regarde. »

Il a souri finement, l'excellent homme, et dans chacune des



maines que sollicite sa solvabilité, il met trente sous exactement, en monnaie pareille, « pour ne point faire de jaloux », se dit-il. Puis, pas fier, il tend aux sous-officiers deux doigts cordiaux, index et médius, les reconduit jusqu'à la porte et, dès qu'ils en ont passé le seuil, appelle la bonne pour faire disparaître les traces de leur passage, visibles sur les dalles.

Un quart d'heure suffit aux deux gradés pour changer en certitude leurs raisonnables conjectures, savoir qu'ils arrivent trop tard et que, dans les hôtels et les auberges, rares d'ailleurs, toutes les chambres sont occupées ou retenues. Autour d'eux, par surcroît, une unanime satisfaction semble railler leur déconvenue. Aux fenêtres, dans l'embrasure des portes, leurs camarades déjà installés chez d'affables hôtes, et lavés, brossés, radieux, les regardent errer avec étonnement, leur montrent, du coin de l'œil, avec moins de malice que de jubilation, un lit prêt, un couvert mis, leurs vêtements séchant au dossier des chaises... Ils vont donc être réduits, avec trois francs dans leur poche, à partager la litière d'une section cantonnée dans une grange, un grenier, des bâtiments abandonnés.

Mais une vieille dame vient vers eux, l'air timide et bon, le geste plus engageant qu'une parole qui hésite, n'ose...

« Je vous demande pardon, messieurs, de vous arrêter. Est-ce

que, par hasard, vous ne seriez point logés ?

— Ma foi, non, répond l'un des sergents. Tous les hôtels sont pleins, et si le fourrier n'a point quelques billets de trop... »

On ne le laisse pas achever. « Si je ne craignais d'être indiscret, je vous offrirais volontiers une chambre... et à souper. Nous croyions bien, mon mari et moi, qu'on nous enverrait des soldats. Nous avons tout préparé pour les recevoir. Entrez donc. Vous ne nous dérangerez pas. »

Elle les précède dans la maison souriante, parée de vigne, les guide, les présente à un grand vieillard qui les invite à s'asseoir, débouche une bouteille et s'enquiert de cigares, tandis qu'une servante, stimulée par sa maîtresse, passe avec des brocs, du savon, des brosses, du linge frais, et aménage pour eux la petite chambre claire et charmante où elle les conduira tout à l'heure...

C'est autour de la table familiale seulement, pendant le dîner auquel les vieilles gens touchent à peine, que les sous-officiers ont l'explication de tant de prévenances et de soins. La sexagénaire, les mains jointes derrière son assiette vide, accable d'abord les étrangers d'une sollicitude inquiète que corrobore l'empressement plus discret de son mari ; mais bientôt, n'y tenant plus, elle se répand en confidences.

« Faut vous dire, messieurs, que notre petit-fils aussi est soldat. Nous faisons pour vous ce que nous voudrions qu'on fit

pour lui, car il est également en manœuvres, du côté d'Alençon où son régiment tient garnison. Il ne se plaint pas. Il a un bon colonel. Avez-vous un bon colonel ? Il dit que tout est là. On l'a nommé caporal, le mois passé, sans protections... au choix, n'est-ce pas, son grand-père ?

— Au choix », opine le grand-père avec orgueil.

Sa femme reprend : « Au bout de dix mois de service, c'est joli... Nous lui envoyons 40 francs par mois. Croyez-vous qu'un soldat puisse arriver avec 40 francs ? C'est pour sa cantine, son brosseur... Il est un peu délicat... Quand il sera sergent comme vous, il ne mangera plus la gamelle. Quand sera-t-il sergent, à votre idée ? Vous dites qu'il faut six mois de grade de caporal ?... »

Elle compte sur ses doigts : septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février... Il sera sergent en février. C'est un bon sujet qui ne nous a toujours donné que du contentement, n'est-ce pas, son grand-père ? Je ne vous montre pas son portrait, parce que vous en verrez quatre accrochés dans votre chambre... la sienne...

— Mais nous ne l'avons pas en caporal », observe doucement l'aïeul d'une voix qui tremble un peu, on ne saurait dire si c'est de reproche plutôt que de regret.

Et tout au fond des attentions prodiguées aux sergents, peut-être qu'il y a, chez les vieux, une flatterie au galon, une enfantine intrigue, une recommandation pressante, comme si d'eux dépendait réellement l'avenir du petit-fils choyé, son avancement rapide, les bonnes notes dont ils exultent en se passant, par-dessus la table, de chères lettres...

IV

La dernière section s'est éloignée, pourvue de ses billets de logement. Le sergent-major s'approche d'un petit fourrier sémillant, en train de convoquer les caporaux d'ordinaire sur la place d'armes, pour les distributions.

« Et nous ? J'espère bien que tu ne nous a pas oubliés... »

Le fourrier sourit malicieusement. « Sois tranquille. Je n'ai pas eu le temps de reconnaître d'autres logements que ceux des officiers, mais j'ai gardé un cafetier, le plus important d'ici... Nous y serons bien traités. Allons-y tout de suite. »

Bel établissement, en effet, orné de glaces, remis à neuf comme pour la circonstance, et déployant, en façade, une large enseigne qui court en épaisses lettres d'or sur le balcon d'entre-sol : CAFÉ DU PROGRÈS.

Au comptoir, dominant les consommateurs cossus qui sont venus, après le marché, conclure de chiennes affaires et débattre, la choppe en main, des intérêts supérieurs, une spacieuse patronne se démène, puise, à gestes continus, dans une caisse où affluent de généreuses recettes. De gros rires roulent que soulignent des claques retentissantes sur des blouses neuves difficiles à dégonfler ; des mains velues assaisonnent d'esprit facile, des salades de cartes, de dominos ; et sous les casquettes, les chapeaux sans forme, rondes et violâtres, minces et obliques, ridées et râpeuses, des faces rustaudes et madrées se défont bruyamment, en un patois propice à la cautèle et aux expédients.

Les deux sous-officiers se fraient avec peine un passage jusqu'au comptoir, présentent leur billet comme une facture à acquitter, ne croient pas, d'abord, s'être trompés sur l'heureuse issue de leur visite.

« Des soldats ?... très bien... Vous êtes deux ? »

— Oui, madame, et si vous pouviez... s'il vous était possible de nous donner, avec la chambre, un lit... (oh ! un seul) un coin où mettre à jour notre comptabilité, régler le prêt, le service... »

Le prêt ! La patronne dresse l'oreille, gracieuse... « Comment donc ! On va vous porter une table dans le jardin... Du moment que vous nous amenez du monde... J'espère que vos camarades feront quelque dépense ici... On dine à deux francs, sans le café... On peut mettre votre couvert, n'est-ce pas ? Votre chambre ? Excusez-moi si je ne m'en occupe pas maintenant... Un jour de

marché !... Mais ce soir, comptez-y... N'oubliez pas de venir nous voir... avec vos amis... tous vos amis... Le dîner à deux francs, pour eux comme pour vous... Entendu ! »

Et dans le dos des militaires un peu déconcertés, l'habile commerçante dit à quelques habitués qui dégustent cette preuve de confiance : « Nous n'avons pas des troupes tous les jours... Si on ne profitait pas des aubaines... Ils sont très gentils, d'ailleurs... On leur fera un lit sur le billard, quand le café sera fermé. »

V

Le matin, six heures. Les compagnies ayant quitté leurs cantonnements respectifs arrivent successivement sur la place d'armes, lieu de rassemblement du régiment. Alertes, reposés, les soldats échangent leurs impressions, en marchant, de voisin à voisin, de file à file, ou bien l'arme au pied, sur les rangs, en attendant que les immobilise, les réduise au silence, le : garde à vous ! préparatoire.

« Moi, chez des braves gens... un ancien soldat qui m'a raconté ses campagnes et emmené au café après dîner. « De son temps... au jour d'aujourd'hui... » Il n'est pas sorti de la comparaison. On a bu sec, en frères, tout de même ! »

— Nous... c'est mieux : rôti, trois plats, dessert... et des serviettes ! Voudraient-ils pas nous donner leur lit de plume ? Mais c'est pas un délassement, quand on couche depuis huit jours dans la plume de six pieds. Alors ils ont garni la musette et empli le bidon. J'ai gardé l'adresse... au cas qu'on repasserait.

— Nous... une vieille fille qu'a disparu tout de suite et barricadé sa porte, comme si sa vertu courait des risques.

— Nous... des grigous qui ont tout enfermé, caché jusqu'au bois de lit, et nous ont fait coucher sur un matelas dans une chambre où il n'y avait que les quatre murs.

— Nous, soupé avec les bonnes de la maison ; nos chambres étaient voisines, séparées par une mince cloison... Elles n'ont rien voulu savoir. Alors, avec nos couteaux, nous avons fait un trou dans la cloison... Ah ! mon vieux !...

— Moi, toute une histoire. Je montre mon billet à des passants, pour me renseigner. Ils me disent : « Probable que vous serez mal reçu. Une originale. Son fils est mort des fièvres, et ça l'a rendue toute chose... Enfin, allez-y toujours. » J'y vais. Je lisais de loin, sur la boutique : *Quincaillerie — veuve Gilloux et fils*. Comme les volets n'étaient pas posés, je veux ouvrir la porte qui résiste, fermée à l'intérieur ; je lève les yeux et qu'est-ce que je vois ? Un écriteau...

— Garde à vous ! »

Un long frémissement. Les compagnies rectifient l'alignement ; mille têtes virent, et les crosses, en retombant, ponctuent les commandements de : Fixe ! répétés sur le front des troupes. Puis, à la voix du colonel dont le sabre haut s'allume au soleil levant, le régiment s'ébranle, défile, enlevé par la marche que la musique condescendante verse à la population accourue, à titre rémunérateur, comme une représentation d'adieux...

Voici les dernières compagnies... Le pas y est moins dégagé, plutôt contrarié qu'excité par les éclats de cuivre et de peaux d'âne assourdis et lointains. Les soldats sentent aussi qu'ils n'inspirent plus ce majeur intérêt, privilège qu'hérite

des distributeurs de pas redoublé, le bataillon seul qui les suit immédiatement. Et à la faveur d'un relâchement de martialité décorative, l'homme reprend et complète son captivant récit :

« Qu'est-ce que je vois ?... Tiens ! mais au fait, voilà la boutique ; nous allons passer devant. Lisez vous-mêmes, l'écriteau s'y trouve encore. »

Et il montre, tel un faire-part derrière une vitre collée, le carré de papier sur lequel une main de femme a tracé véhémentement :

FERMÉ POUR CAUSE DE DÉCÈS AU TONKIN.

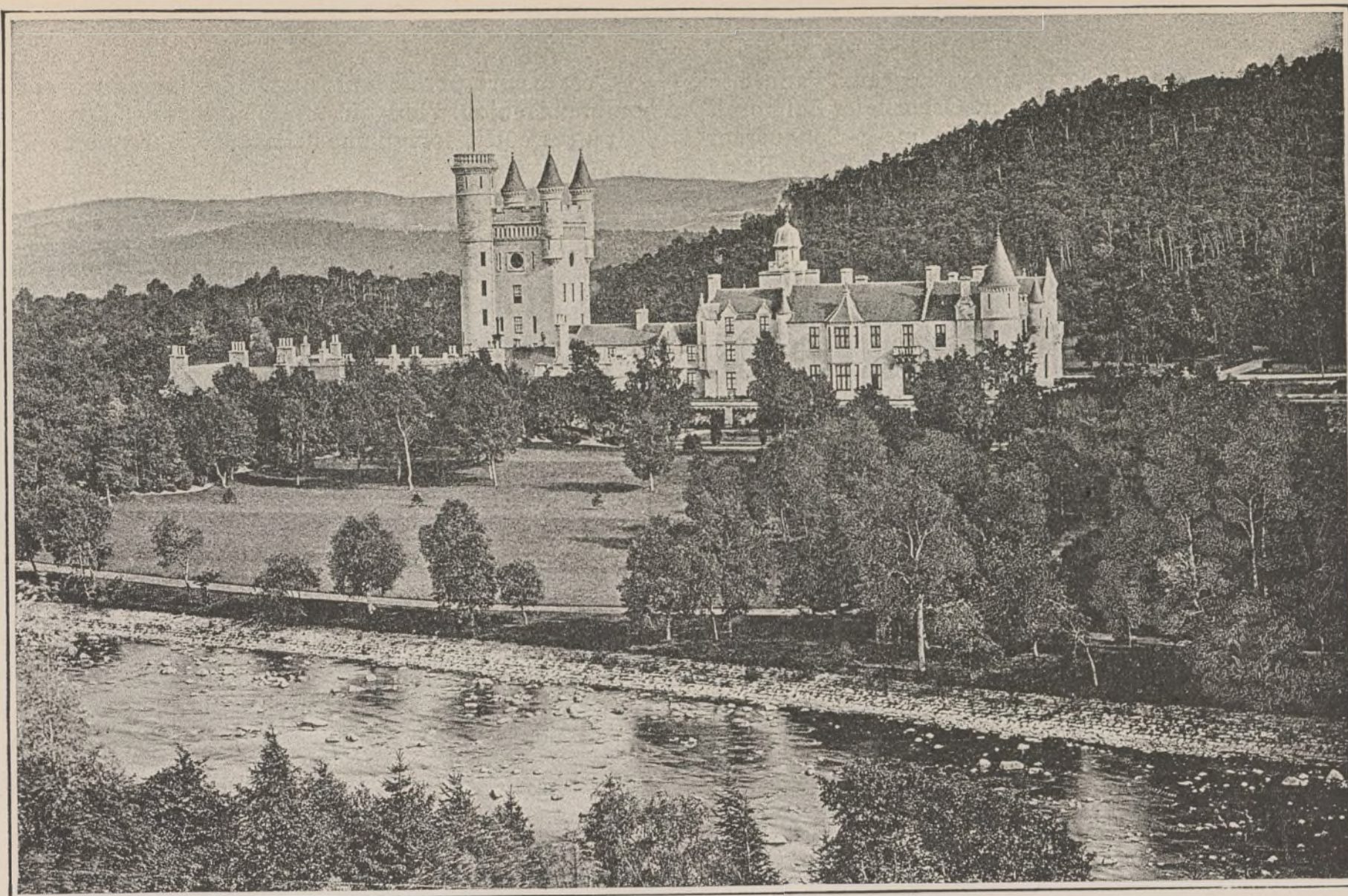
(Illustrations de Eugène Courboin.)

LUCIEN DESCAGES.

VICTOR CORCOS



FIDÈLE MESSAGÈRE



LE CHATEAU DE BALMORAL

LES ROIS CHEZ EUX

La Reine d'Angleterre

PAR MARIE DRONSART



Il était une fois, une délicieuse petite princesse blonde, blanche et rose, aux grands yeux bleus, aux cheveux d'or fin, qu'on appelait Fleur-de-Mai, parce qu'elle était née en ce joli mois de printemps, et son père, la montrant aux dames et seigneurs accourus pour la voir, leur disait : « Regardez-la bien, car elle sera reine d'Angleterre ! »

Le printemps de 1819 est loin ; la Rose-de-Mai s'est changée en rose de Noël, la petite princesse est devenue la doyenne des sou-

verains d'Europe et son peuple honore aujourd'hui en elle, un demi-siècle de règne « heureux et glorieux » (comme le veut le chant national), de hautes vertus, de dévouement à la chose publique. Après s'être attendri sur les joies et sur les douleurs de son roman couronné, il vénère l'aïeule qui a fait admirer sur le trône les sentiments les plus chers au pays.

L'histoire seule pourra rendre justice aux mérites de la Reine Victoria. Simple et droite, douée d'une belle intelligence, d'une volonté ferme, d'un grand empire sur elle-même, du sentiment très net de ses droits et de ses devoirs, elle n'a jamais sacrifié à l'effet ; c'est une conscience et un caractère.

Elevée sévèrement par une mère supérieure, elle ignore sa situation jusqu'à l'âge de douze ans, et le jour où elle trouva entre les feuillets de son livre d'histoire, la généalogie de sa royale Maison, elle dit, toute songeuse, après l'avoir examinée : « Je suis plus près du trône que je ne pensais ; bien des enfants

s'en vanteraient, mais c'est qu'ils ne comprendraient pas les difficultés ». Puis, de plus en plus grave, elle mit sa petite main dans celle de sa gouvernante et répéta par deux fois : « *I shall be good* ». Par ces mots, elle n'entendait pas seulement : Je serai bonne, mais aussi : « Je serai sage et je ferai tout mon devoir ». Elle a tenu parole.

Où s'écoule aujourd'hui cette existence austère, mais trop remplie pour être vraiment triste ?

Il est bon, si l'on désire une audience de Sa Majesté, de prendre ses renseignements à l'avance, car aucun souverain ne profite mieux de l'affranchissement apporté aux têtes couronnées par la vapeur et l'électricité.

Le seul endroit où l'on est presque sûr de ne pas rencontrer la Reine Victoria, c'est sa bonne ville de Londres. Soit que le Palais de Buckingham lui déplaît, comme il le mérite, soit que l'air et le bruit de sa capitale nuisent à sa santé, il est certain qu'elle la fuit comme la peste, et laisse à sa gracieuse belle-fille, la princesse de Galles, et au très populaire héritier du trône, le soin de la représenter dans les réceptions officielles.

Si jeune et si belle que soit la Princesse, elle égalera difficilement en majesté, son auguste belle-mère. Avec ses quatre pieds huit pouces et sa taille assez forte, la Reine, lorsqu'elle prend place dans un cortège de cérémonie, marche et salue d'une façon absolument royale.

Depuis le mariage de sa fidèle compagne, la princesse Béatrice, et surtout depuis la manifestation enthousiaste du Jubilé, la Reine se montre un peu plus à ses féaux sujets. Elle est allée se faire acclamer à Liverpool, elle a tenu des « Salons » (*drawing-rooms*) pour les dames, et le maître Gounod a eu l'honneur de sa première apparition à la salle de concert « d'Albert Hall », où l'on exécutait *Mors et Vita*. Après l'audition, Sa Majesté envoya au maître français un télégramme plein d'admiration. Ce fut, en quelque sorte, une fête de famille, et les acclamations devinrent frénétiques lorsqu'on vit la Reine embrasser tendrement sa vieille amie, la duchesse de Buccleuch, placée dans une loge contiguë à la sienne.

Vers le même temps, l'intérieur royal redevenait plus animé ; Sa Majesté appelait des artistes au Palais et encourageait, dans son entourage, la comédie d'amateurs.

C'est que la princesse Béatrice a épousé un Prince Charmant, de qui l'on veut éloigner l'ennui, et comme on ne peut pas l'envoyer toutes les semaines chasser en Allemagne, on égaie le plus possible le foyer.

A part quelques semaines réservées pour les eaux, l'année se partage presque également entre Windsor, Osborne et Balmoral. Windsor, l'immense palais féodal de Guillaume-le-Conquérant et d'Edouard III, est la véritable résidence officielle de la Reine et jamais royauté n'eut un logis de plus fière allure.

C'est là surtout que Sa Majesté appelle ses invités, bien moins nombreux aujourd'hui qu'autrefois, lorsque l'époux bien-aimé était à ses côtés, lorsqu'une belle et nombreuse famille grandissait autour d'eux.

Les invitations sont d'ordinaire pour le dîner; les con-



SALON AU CHATEAU DE BALMORAL

vives arrivent à temps pour s'habiller et passent la nuit au château.

La journée de la Reine commence un peu plus tard que dans le passé, car l'affection rhumatismale dont elle souffre, a bien diminué ses forces, mais elle est restée très laborieuse. Levée entre huit et neuf, elle déjeune habituellement seule, dans ses appartements; parfois elle invite à ce premier repas, soit la princesse Béatrice, soit quelque autre membre de sa famille. Souvent, dans la belle saison, elle se fait conduire dans le voisinage, par les admirables avenues du Parc, à Frogmore, l'ancienne résidence de sa mère, et, si le temps est très chaud, on la sert dans les jardins, sous une tente.

De dix heures à deux, Sa Majesté travaille. Un des ministres est toujours auprès d'elle; mais elle n'appelle et ne préside le conseil que dans des cas très rares et très exceptionnels. Les courriers des différents ministères lui apportent les dépêches, ceux de l'intérieur dans des portefeuilles, ceux de l'extérieur dans des boîtes de maroquin noir, fermées à clé. Il y a quotidiennement vingt ou trente de ces paquets à examiner. Tout passe sous les yeux de la Reine. Le prince Albert, en conseiller aussi austère qu'éminent, déclarait qu'elle devait être la personne la mieux informée du royaume: « Les ministres passent, la Reine reste », disait-il. La royale veuve est demeurée fidèle au programme très chargé qui émerveillait l'empereur Napoléon III, et, certes, la situation du principal secrétaire, le général Sir Henry Ponsonby, n'est pas une sinécure. Quand la Reine a

travaillé à Frogmore, on la voit revenir à Windsor, rapportant les précieuses boîtes dans sa voiture. Alors Sir Henry s'en empare, en trie le contenu et l'expédie.

A deux heures, *lunch* avec les membres de la famille qui se trouvent au château. Sa Majesté n'a que l'embarras du choix, car sur les cinquante enfants et petits-enfants que lui a octroyés

la Providence (sans compter la quatrième génération qui accourt derrière ses aînés), il lui en reste quarante-deux. Comme, en outre, elle est alliée de près ou de loin à tout ce qui règne, a régné ou régnera en Europe, on renonce volontiers à démêler sa parenté. Mais pour elle c'est un jeu; jamais elle n'embrouille cet énorme écheveau de liens, et elle s'étonne même naïvement que tout le monde ne soit pas aussi habile.

Ayant toujours adoré les enfants, la Reine est heureuse de mander auprès d'elle, à tour de rôle, ses nombreux descendants, et d'entrer dans les détails les plus minutieux de leur éducation physique et morale, comme elle faisait jadis pour ses propres enfants.

Après le lunch, on se promène un peu à pied; puis, à quatre heures, quel que soit le temps, Sa Majesté sort en voiture, presque toujours avec la princesse Béatrice, la dame d'honneur et parfois une personne invitée. Le dîner n'a lieu qu'à neuf heures. Si quelque prince régnant est présent, la Reine prend son bras; sinon elle passe seule dans la salle à manger. Avant son arrivée, le gentilhomme de service désigne à chacun des hommes invités, la femme qu'il devra conduire à table. Dans la journée, liberté



OFFICIER DE HIGHLANDERS

complète pour tous, mais sans aucune de ces habitudes de sociabilité qui caractérisent la vie de château en Angleterre.

La soirée n'a jamais été d'une grande gaieté au Palais. Greville la trouvait « d'un ennui mortel ». Sa Majesté s'asseyait alors à une grande table ronde où l'on causait avec plus ou moins d'ani-

mation. Maintenant, elle va généralement de l'un à l'autre, adresse à chacun quelques paroles aimables et banales et se retire à onze heures. Dans l'intimité on fait souvent de la musique; excellente musicienne, comme toute sa famille du reste, excepté le prince de Galles, la Reine se met parfois au piano avec la



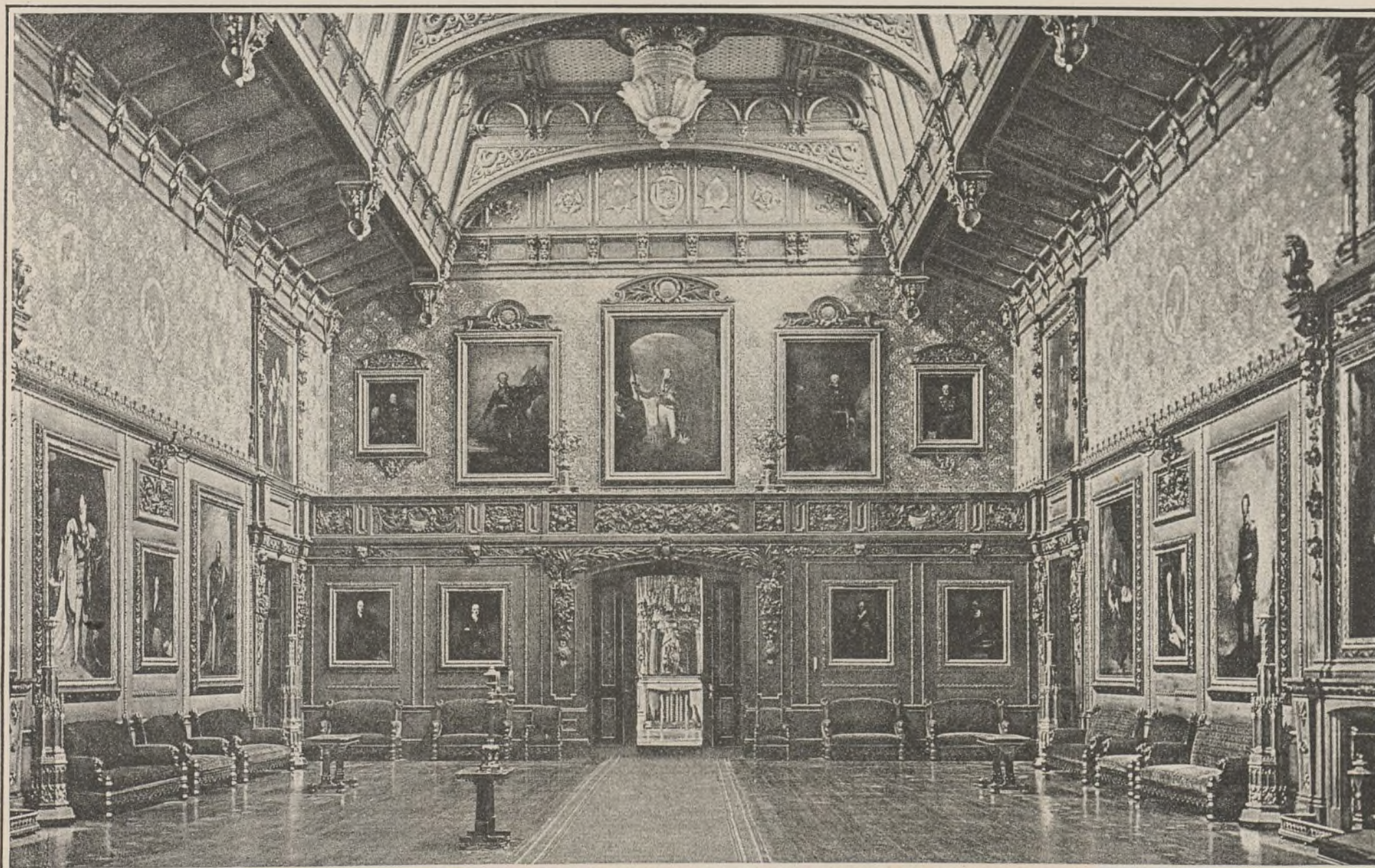
CHATEAU DE WINDSOR

princesse Béatrice, ou bien l'on chante. La nature a doué Sa Majesté d'une voix délicieuse, non seulement pour le chant, mais pour la parole. Elle trouve moyen de donner du charme aux discours officiels! Elle les lit comme personne, quoiqu'elle avoue ingénument avoir grand'peur et soit toute contente de pouvoir dire: « Je ne me suis pas trompée une seule fois ».

Ses premières études ne lui plurent pas davantage qu'aux autres enfants: « Quoi bon ça? Quoi bon ça? » disait-elle, en

apprenant ses lettres. Et plus tard, quand on lui dit qu'elle devait « se rendre maîtresse du piano »: — « Tout de suite, répondit-elle. — Mais, Princesse, c'est impossible! — Impossible?... Vous allez voir! » Et tournant la clé de l'instrument, elle la fourra dans sa poche. « Voilà! reprit-elle, ce qui s'appelle être maîtresse de son piano! Et la vraie manière d'apprendre, c'est de ne prendre sa leçon que lorsqu'on en a envie ».

Heureusement, l'envie lui en revint, car elle aurait été bien



LA SALLE DE WATERLOO, AU CHATEAU DE WINDSOR

privée plus tard, de ne pouvoir se mettre au piano ou à l'orgue, avec ce véritable artiste qu'était le Prince Consort.

Toutes les heures libres de la Reine sont consacrées, outre la musique, au dessin, à la peinture et à la lecture; pas plus que ses secrétaires, ses deux lectrices, dont l'une est française, ne

sont inoccupées. Profondément instruite, parlant plusieurs langues avec une perfection absolue, Sa Majesté cherche toujours de nouveaux sujets d'étude. Ainsi, elle a pensé que l'impératrice des Indes devait connaître la langue de son lointain empire et s'est mise à apprendre l'Hindoustani. Son *Munshi* ou professeur

indien, Hafiz Abdul Karim fait désormais partie de sa maison. C'est un costume de plus dans son escorte, où figurent toujours plusieurs Indous et quelques-uns de ses chers Ecossais.

Au nombre des occupations importantes de la Reine, il ne faut pas oublier le gouvernement de sa Maison, laquelle se com-

pose d'environ *mille* personnes, depuis le Grand-Chambellan et la Grande-Maitresse, jusqu'au *Chasseur de rats*, utile fonctionnaire dont les émoluments ne s'élèvent qu'à trois cent soixante-quinze francs, tandis que le gardien des cygnes, pour une occupation bien autrement agréable et poétique, mais beaucoup



LA CHAPELLE DE SAINT-GEORGES, AU CHATEAU DE WINDSOR

moins indispensable, reçoit sept cent cinquante francs. Ainsi va le monde ! Quant au grand fauconnier, dont la charge héréditaire représente un revenu de trente mille francs, on se demande combien de siècles encore il grèvera la liste civile, vu qu'il n'a plus un seul faucon à dresser. Car c'est la liste civile qui paie cette armée dont une bonne partie pourrait être licenciée sans inconvénient. Elle coûte *grosso modo*, trois millions trois cent mille francs, et la note générale des fournisseurs s'élève bon an mal an, à quatre millions trois cent mille.

La scandaleuse dilapidation des princes de Brunswick-Hanovre, n'a pu être réformée que très lentement, et si la Maison royale est aujourd'hui relativement l'une des mieux ordonnées du royaume, le résultat n'a pas été obtenu sans beaucoup d'opposition et une longue patience.

Il a même été impossible de centraliser suffisamment les pouvoirs et les responsabilités. Trop d'intérêts, *même politiques*, étaient en jeu. De sorte que, maintenant encore, le Lord Steward (surintendant du Palais) fait préparer les feux, mais que le Grand-Chambellan seul peut les faire allumer ; qu'un employé payé quinze cents francs, arrange les bougies, et qu'il en faut deux autres, à deux mille cinq cents francs l'un, pour les allumer ainsi que les lampes ; qu'il en coûte douze mille trois cents francs pour faire mettre le couvert par cinq *fonctionnaires*, etc., etc. Mais tout cela n'est rien comparé au chaos d'antan. La négligence et l'incurie étaient partout, l'autorité nulle part. On entrait au Palais comme au moulin, si bien que, certain soir, on trouva un jeune garçon caché sous un canapé, tout près de l'appartement de la Reine.

Personne n'était chargé de conduire les invités dans le dédale des corridors, ce qui exposait à des aventures dans le genre de celle qui advint à M. Guizot. Invité à passer quelques jours à Windsor, il était resté seul au salon, le soir, après le départ de la Reine, avec un personnage politique dont la conversation le captivait. Enfin les deux causeurs se séparèrent et l'ambassadeur de France comprit bientôt qu'il était perdu dans le labyrinthe !

Arrivé après maints détours, devant une porte qu'il croit reconnaître, il entre dans une sorte d'antichambre, ouvre une seconde porte et, *shocking* ! il aperçoit, dans un grand cabinet

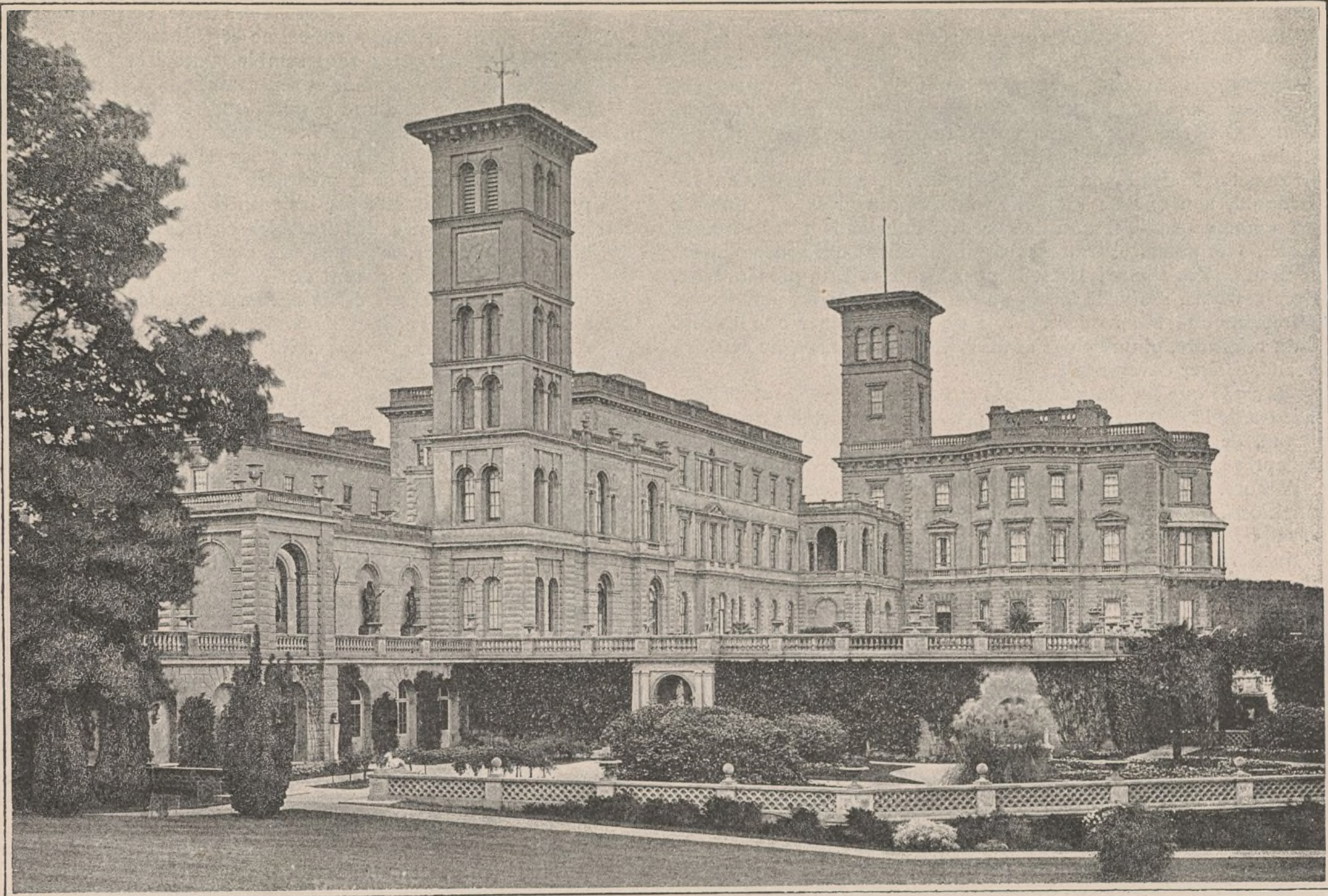
de toilette, une femme en train de revêtir le simple appareil poétisé par Racine ! Refermer la porte avec horreur et s'enfuir n'est que l'affaire d'un instant. Mais qu'on juge des sensations de l'infortuné diplomate, lorsque, le lendemain, la Reine lui dit avec son joli sourire un peu malicieux :

« Eh bien ! Monsieur l'ambassadeur, vous nous avez fait une petite visite, hier soir ?... »

Mais aussi pourquoi Sa Majesté ne fermait-elle pas mieux ses portes ?

La Maison féminine de la Souveraine comprend une Grande-Maitresse qui est presque toujours une duchesse et change avec le ministère ; huit *dames* de la Chambre et huit *femmes* de la même Chambre, qui se relaient par quinzaine, plus huit demoiselles d'honneur qui doivent être au moins petites-filles de pairs, et dont le service deux par deux, dure un mois. Pendant ce temps, elles sont si tenues, qu'autrefois certaines d'entre elles le supportaient avec peine. Outre que la Reine était une marcheuse et une amazone infatigable, elle pouvait rester debout indéfiniment ; or, comme personne ne doit s'asseoir avant elle, la fatigue de ses dames allait parfois jusqu'à l'évanouissement. Aujourd'hui, hélas ! elle ne monte plus à cheval, elle marche avec une canne et conduit plus volontiers son âne favori que des chevaux fringants. On sait que cet âne et le petit panier qu'il traîne, suivent Sa Majesté partout. Il lui est, du reste, si désagréable de changer quoi que ce soit à ses habitudes que, même chez la duchesse de Sutherland, dont la liste civile peut rivaliser avec la sienne, elle envoyait, pendant ses séjours, ses chevaux et ses voitures !

Ce qu'on appelle la « bourse privée » de Sa Majesté, la seule dont ne se mêle aucune administration, n'est que d'un million cinq cent mille francs sur les onze millions de la liste civile ; mais qu'on se rassure ! Les affaires de la Souveraine ont été si bien conduites que sa fortune, déposée aujourd'hui à la banque Coutts, s'élève, dit-on, à sept cent cinquante millions, dont quelques-uns lui ont été légués par des sujets enthousiastes. Jamais, quelles que fussent les circonstances, elle n'a demandé d'augmentation de la liste civile et Sir Robert Peel l'en remerciait au Parlement, en 1845, au moment où elle venait de recevoir plu-



OSBORNE-HOUSE

sieurs souverains étrangers avec un faste digne de la Cour d'Angleterre. Il est vrai qu'avec les cinquante millions de vaisselle d'or et d'argent renfermés à Windsor, on pouvait orner convenablement les tables et les dressoirs.

C'est ordinairement dans cette résidence que la Reine célèbre

les fêtes de Noël, fait donner aux indigents soixante tonnes de charbon, trois mille livres de bœuf, et, quand sa santé le lui permet, distribue de ses mains qui sont fort belles, une énorme quantité de couvertures et de vêtements chauds.

Quittons maintenant le Palais des Rois et voyons la Reine



SALON A OSBORNE-HOUSE

dans ses vrais « homes », dans les retraites choisies « où partout elle retrouve les traces du goût parfait et de la main si chère »

qui la guidèrent dans sa jeunesse. A Windsor, elle a toujours été la Souveraine; à Osborne, dans l'île de Wight, et à Balmoral,

en Ecosse, elle a pu être surtout l'épouse et la mère. Ces deux belles résidences si différentes ont été la poésie de cette vie royale. Si l'Angleterre a été justement appelée « *le pays des Homes* », Sa Majesté Victoria méritait d'en être la reine, car personne n'a plus qu'elle, le sentiment et l'amour du foyer domestique. Osborne, cette délicieuse villa italienne, cette retraite digne de Titania ou de la Reine des Mers, fut la première que se donna Sa Majesté, en 1845. Elle écrivit à ce sujet, au roi Léopold, son oncle : « Quelle joie de pouvoir se dire qu'on a un « home » à soi, tranquille et retiré, indépendant des « Bois et Forêts » et autres charmantes administrations qui sont vraiment le fléau de l'existence ! Il est impossible de voir un plus joli site, avec ses bois, ses vallées, ses points de vue qui seraient beaux n'importe où ! Mais quand à cela on ajoute la mer que les bois vont rejoindre, et une plage absolument invisible, on ne peut, en vérité, désirer davantage ».

C'est là que les jeunes princes et princesses apprirent d'abord à jouir de la nature, reçurent les plus précieux enseignements de bonté, de dévouement aux humbles et aux pauvres. C'est là, qu'après ses heures de travail, leur auguste mère venait s'asseoir à l'ombre, sur une des pelouses et les regardait courir après les papillons, ou bien faisait apprendre à sa fille aînée « Vicky », la vive « Pussy », quelque strophe de Lamartine, tandis que le Prince inspectait les ateliers de menuiserie et autres métiers manuels occupés par ses fils. Près du chalet suisse dont ils avaient fait, à leur usage, un musée de science pratique et d'industrie, on voit encore une forteresse très complète dans ses détails, construite entièrement par les jeunes princes, sans en excepter les briques qu'ils firent eux-mêmes. Chaque enfant avait son jardin fleuriste, son potager, une serre et des châssis. C'était à qui pourrait montrer les plus beaux produits, et cet enseignement pratique avait, entre autres avantages, celui de développer les forces et de faire naître un appétit qui se contentait de la table la plus simple du monde.

Ceci n'empêchait pas qu'on instruisit les princesses dans la science culinaire ! Sur leur domaine particulier s'élevait une jolie maisonnette dont les cuisines, les offices, la laiterie, les armoires à provisions, les garde-manger n'étaient régis que par elles. Souvent on pouvait les voir en robes de toile et tabliers à bavette, les joues roses, les yeux brillants, les manches relevées jusqu'à l'épaule, les bras tout blancs de farine, plongées dans les mystères de l'art cher à Brillat-Savarin, cuisant le pain, les gâteaux, les légumes de leur potager, et préparant toutes sortes de conserves qu'elles distribuaient ensuite à leurs voisins pauvres. Les grands jours étaient ceux où l'on invitait les parents, à qui l'on ne servait jamais que des mets préparés par les jeunes cordons bleus.

Parfois on s'embarquait sur l'un des quatre yachts offerts à la Reine par la nation, au prix d'environ sept millions, et entretenus pour elle, moyennant huit cent soixante-six mille francs par an.

On faisait de belles excursions en Irlande ou dans les îles de la Manche, voire même sur les côtes de France, suivant la route qu'avait prise, en 1066, l'aïeul Guillaume ! Il arrivait aussi que l'on se rendit par mer en Ecosse.

Car l'ambition avait grandi ; on avait « désiré davantage » et donné une rivale (rivale préférée peut-être) à la Perle du Détroit. La Reine ne supporte pas la chaleur ; les médecins, jugeant qu'un air vif et fortifiant lui était nécessaire, avaient conseillé une première visite aux lacs et aux montagnes d'Ossian, et, sous l'empire d'une séduction irrésistible, on avait aussitôt acheté, au-dessus de la vallée qu'arrose « la belle et rapide Dee », le domaine de Balmoral ! Puis on avait élevé, sur la colline boisée, un château dans le style féodal écossais.

« C'est un site sauvage, mais non pas triste, écrivait encore la Reine à son oncle ; tout y est calme et solitaire, rafraîchi par l'air pur des montagnes ; tout semble y respirer la paix et la liberté, faire oublier le monde et son tumulte. »

Sa Majesté se prit d'une passion que rien n'a pu diminuer, pour « son aire des montagnes » ; elle se sentit enveloppée, pénétrée de la poésie qui se dégage partout de cette contrée qu'elle appelle « la plus belle et la plus fière du monde » ; elle y vécut ses plus beaux jours, fêtée par les grands comme une suzeraine par ses vassaux, aimée des humbles comme la meilleure des amies et des voisines, assistant aux mariages, aux baptêmes et même aux funérailles ; offrant elle-même les objets nécessaires aux *petits* et aux vieillards, laissant au Prince le soin de distribuer des fermes et des chaumières.

« Après la fin de tout », selon sa touchante expression, l'Ecosse pansa ses blessures et calma son désespoir, mieux que tout autre lieu. Elle y retourne toujours avec plaisir ; il n'est pas, dans son voisinage, une chaumière où elle ne soit entrée, un habitant qu'elle ne connaisse par son nom. Souvent on peut voir une dame en deuil assise dans un humble réduit, au chevet d'un malade à qui elle lit un chapitre de la Bible, après lui avoir apporté quelque objet utile. Cette dame si simple, c'est la Reine. Le sentiment religieux est profond chez elle, mais non étroit. Il y a quelques années, un prince d'Afrique lui envoya une ambassade et de riche présents, la priant de lui dévoiler, en retour, le secret de la puissance anglaise. Elle répondit, en tendant à l'ambassadeur un riche exemplaire de la Bible : « Dites à votre Prince qu'en ce livre est le secret de notre grandeur. »

Stricte observatrice du repos dominical, Sa Majesté, très jeune alors, déjoua un jour, malicieusement, les projets d'un de ses ministres.

Arrivé tard le samedi soir, à Windsor, il prévint la Reine que des documents importants exigeraient son attention le lendemain matin.

« Mais demain c'est dimanche, Mylord.

— Je le sais, Madame ; mais les affaires d'Etat n'attendent pas.

— Très bien. A demain, Mylord. »

Le lendemain matin, à l'office, on prêcha un beau sermon sur « le Sabat chrétien et ses devoirs ».

L'office terminé, Sa Majesté demande au Ministre :

« Qu'avez-vous pensé du sermon, Mylord ?

— Excellent, Madame, excellent.

— Eh bien ! alors, je ne vous cacherai pas que j'en avais envoyé le texte au chapelain. J'espère que nous en tirerons tous profit. »

Pas un mot ne fut dit au sujet des « papiers importants ». Le soir seulement, la Reine, en souhaitant le bonsoir à l'Excellence, ajouta :

« A demain matin, Mylord ; à l'heure qu'il vous plaira ; sept heures, si vous voulez. »

Le Ministre préféra neuf heures, et Sa Majesté qui, du reste, savait la situation fort calme, se retira en souriant. Quant à l'« Etat », il ne s'en porta pas plus mal.

Nous aurions beaucoup à dire encore sur la vie intime de celle qui a si bien servi, dans son pays, la cause monarchique, sur la constance de ses amitiés, sur sa reconnaissance et sa bonté pour ses fidèles serviteurs ; mais ce qui précède suffit à faire comprendre ces mots de la vieille duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha : « L'Angleterre aime les Reines ». Il est vrai qu'après Elisabeth, Marie II, et Victoria I^{re}, la Grande-Bretagne serait bien ingrate si elle préconisait la loi salique.

MARIE DRONSART.



La Promenade de M. Robert

Par Maurice Vaucaire et Job.



Il est dix heures du matin.

Chauvin, peintre, sonne à la porte de Mongomard, peintre.

La visite de Chauvin à Mongomard est intéressée. Chauvin prie instamment l'ami Mongomard de lui prêter son mannequin.

Mongomard possède, en effet, un superbe mannequin articulé qui lui a coûté considérablement cher et dont les mouvements sont si parfaits, les attitudes si humaines, que le peintre n'a plus besoin de modèle en chair et en os pour faire ses spirituels petits tableaux de genre, tels que : *Une soirée chez la baronne*, *le Repas du modèle* et son pendant, *le Repos du peintre*, puis tant d'autres sujets reproduits par l'intelligente chromolithographie et accrochés dans plus d'un salon, d'une salle à manger, voire même d'une chambre à coucher.

Le mannequin, surnommé M. Robert — on ne sait pourquoi — ne pose qu'habillé. Il est d'une rigidité insurmontable. Jamais il ne s'est mis nu.

« As-tu besoin de mon bonhomme pour longtemps ? demande Mongomard à Chauvin.

— Cet après-midi seulement, répond Chauvin ; deux ou trois gestes à chercher pour ma toile : *Bredouille* ! sujet de chasse totalement nouveau.

— As-tu un commissionnaire en bas ?

— Je n'ai pas besoin de commissionnaire, déclare Chauvin. Je porterai bien l'objet moi-même.

— Tu ne pourras jamais.

— Regarde-moi faire. »



Chauvin soulève M. Robert par-dessous l'épaule gauche ; mais la charge étant un peu lourde, il l'assied dans un fauteuil.

« Tu ne pourras jamais, redit Mongomard.

— C'est curieux.

— Il est trop vêtu.

— Déshabillons-le.

— Y penses-tu ? Déshabiller M. Robert ?

— Eh bien ! il n'en mourra pas de honte, j'imagine.

— Si.

— Blagueur !

— M. Robert n'est habillé ou déshabillé que par moi, sans spectateur et sans spectatrice, bien entendu.

— Aide-moi donc à le

descendre, implore Chauvin.

— Bon ! »

Et Mongomard prend M. Robert par un bras, en faisant signe à Chauvin de faire la même chose à l'autre bras. Ils marchent ainsi dans l'atelier, et M. Robert, entre eux, a l'air d'un vieux monsieur qui a un peu de paralysie.

« Ça va bien comme ça, disent les amis. »

Et ils rafistolent d'une claque et d'une pichenette la redingote jaune de M. Robert, idem pour le pantalon et le chapeau haut de forme, très haut de forme.

On met des bottines à élastique à M. Robert, de vieilles bottines fatiguées, mais qui peuvent encore aller, un foulard blanc autour du col relevé de la redingote et oust !

Mongomard a passé son pardessus et mis son boléro pour sortir avec Chauvin et M. Robert.

Ils sortent.

La descente de l'escalier ne s'opère pas facilement. M. Robert cahote beaucoup, ses pieds mal assurés se posent sur le rebord extrême des marches, parfois en sautant quatre d'un coup. Les gens de la maison qui veulent monter sont obligés de se coller contre la muraille pour laisser de la place au pauvre vieillard et à ses dévoués compagnons.

« En v'là un qu'en a pas pour longtemps ! dit une cuisinière.

— Bien sûr, ajoute une autre.

— Est-ce malheureux tout de même, d'en être arrivé là ! assure une dame compatissante qui rentre chez elle.

— Pourtant il n'a pas l'air vieux, vieux, » déclare le facteur arrêté dans la cour par ce lamentable spectacle.

Mongomard, estimant que M. Robert est trop penché en avant, lui donne un vigoureux coup de poing en pleine physiologie.

La tête de M. Robert se redresse aussitôt.

« C'est ignoble ! disent les cuisinières.

— Maltraiter un malheureux infirme, » soupire la dame compatissante, en prenant à témoin le facteur qui poursuit son chemin, silencieusement affecté.

Les cuisinières et la dame compatissante suivent le trio Robert-Chauvin-Mongomard et entraînent la concierge, le fruitier d'à côté et quelques gamins.

La rue est évidemment intriguée ; car bientôt se joignent aux deux cuisinières, à la dame compatissante, au concierge, au fruitier, aux petits gamins, un tas d'autres cuisinières, de dames compatissantes, de concierges, de fruitiers et de mioches des deux sexes.

M. Robert, sous le puissant effort de Chauvin et de Mongomard, qui lui remontent outre mesure le bras gauche et le bras droit, finit par les redresser tout à fait, comme pour attester le ciel de sa souffrance, et ne donnant plus prise à la poigne de ses porteurs, se laisse tomber de toute sa longueur sur le trottoir. Cela fait un bruit sec. Le chapeau va rouler très loin.

Les gamins s'empressent de ramasser le haut de forme de M. Robert, et la foule, de plus en plus indignée, exaspérée, conspue les deux peintres qui demeurent impassibles.



Ils rétablissent bientôt M. Robert, le coiffent violemment de son tube et reprennent le pas.



Il y a maintenant cent cinquante personnes qui accompagnent le sympathique vieux Monsieur paralysé et ses deux acolytes.

« Ça doit être un parent à héritage, et ils ont hâte de le terminer pour avoir son argent, affirme quelqu'un. »

— S'ils le maltraitent dans la rue, qu'est-ce que ça doit être à domicile! répond quelqu'autre.

— Pitié! pitié! » murmure la foule.

M. Robert marche, courbé de plus en plus, ravagé par la douleur. Il baisse peu à peu le front et sa poitrine se creuse en avant toujours davantage.

Mongomard s'adressant à Chauvin, sans en avoir l'air :

« Entrons là! »

Il y a une pharmacie.

M. Robert et ses amis pénètrent dans la boutique, tandis que le pharmacien, craignant les curieux, referme vivement la porte. Laquelle foule se masse à l'entrée et double, triple, quadruple.

Les derniers venus s'informent.

« Qu'est-ce qu'il y a? »

— Je ne sais pas, j'arrive.

— C'est une femme qui s'est jetée du cinquième étage.

— On a vitriolé un fils de famille. »

Des gens pressés, qui étaient au premier rang, se déterminent à quitter la bonne place. Chacun se dérange. On les accable de questions.

« Quoi? Un homme écrasé? Un noyé? »

— Un noyé!!! »

On commence à rire.

« Non, c'est un monsieur paralysé qui a été tellement battu qu'il en est mort! »

Les cœurs simples s'émeuvent; les justes s'indignent, les forts veulent venger le vieux Monsieur paralysé qui en est mort.

Pendant que les conversations et les imprécations marchent leur train, Chauvin et Mongomard étendent M. Robert sur deux chaises, la tête un peu haute pour ne pas qu'il se congestionne, puis demandent au pharmacien un simple petit pot de pommade de concombre, d'une valeur de vingt-cinq centimes.

« Mais ce Monsieur? interroge le pharmacien. »

— Ce Monsieur est un mannequin qui nous vaut d'être suivi par deux cents personnes, depuis dix minutes que nous sommes sortis de l'atelier. »

Le pharmacien sourit d'un air fin en contemplant la bousculade qui se produit sur sa devanture.



« Pourvu qu'ils ne cassent pas ma glace! soupire-t-il. »

— Ne craignez rien, répond Mongomard, j'ai une idée. »

Chauvin tremble de tous ses membres.

Mongomard tire M. Robert et le met debout, entièrement debout.

M. Robert est pâle.

A cette vue, la foule pousse un cri d'horreur.

Soutenant le corps contre son épaule gauche, Mongomard dévisse lentement la tête de M. Robert, l'empoigne par la peau du cou, la retire tout à fait et la montre au public.

Des femmes s'évanouissent, des enfants crient, un gardien de la paix se précipite chez le pharmacien.

« Cet homme est à moi! hurle Mongomard, de façon à être bien entendu par le monde, cet homme est à moi! »

C'est alors que Chauvin et le pharmacien avouent la vérité, rien que la vérité au sergot qui se contente de rire, de friser son épaisse moustache et de sortir en disant :

« Circulez! circulez! — Une plaisanterie!... — Un mannequin!... — Circulez! »

Et dès que tous les badauds savent la vérité, rien que la vérité, il circulent en ricanant :

« Ah! là là! »

MAURICE VAUCAIRE.

(Illustrations par Job.)

